

TERRE ROUGE

Recueil de poésie

Olek Yaro

Publication CC le 6 février 2020.



Terre Rouge de [Olek Yaro](#) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](#).

Les autorisations au-delà du champ de cette licence peuvent être obtenues à <http://olekyaro.com/contact>.

Numéro de dépôt SACD : 000245682, déposé le 12 juin 2017.

Terre Rouge	8
America is waiting	9
Les immortels	11
Éternelles fiançailles	13
La photographe.....	15
Étoile de David Bowie	17
Portrait chinois.....	19
Le prince... ..	21
Sweet Angel, Sweet Angel.....	22
C'est bon, l'Amour... ..	24
Je ne sais rien de l'amour	26
Le chat noir de Paris	28
Ce qui sera, sera... ..	30
La fontaine	32
Guérir avec ton ombre	34
La Femme du Congo	36
Poupée Vaudou.....	38
Poupée Vaudou.....	40
L'esprit	41
Araignée de lumière	44
Je t'entends, maman.....	46
Marie des Anges.....	48
Le temps des récoltes.....	50
La femme du voyage.....	52
L'Odyssée.....	54
Les rubans jaunes	56
La maison de l'artiste.....	57
Winterberg	59
Le tapis de lumière	60
Sur la route	62
Totem.....	64
Saintes Glaces	66
Le temps des gitanes	69
Le temps des gitanes	72
Une belle vie.....	73
Padam, Padam, Padam.....	76

Chai, Chai, Chai.....	79
Petite souris.....	81
Impressionnisme affectif	83
***	85
Le bain mercuriel.....	87
Un jour	90
Psyché	92
Dune.....	95
“Quand l’enfant était enfant”	97
L’oiseau sans ailes	100
Sakura.....	102
L’innocence.....	103
Faiseur de pluie I	105
Atoum.....	106
L’œuvre.....	108
Œuvre	110
Tabou	111
Sept branches d’amour	113
Si aujourd’hui j’arrête d’écrire.....	114
***	116
L’océan.....	118
Les enfants de la Lune	120
L’œil de Chorus	122
La muse.....	124
***	126
Tout fout le camp.....	128
La Grande Dame.....	131
Protection.....	133
Les images	135
Esprit Artiste	138
Esprit Artiste	142
Esprit Pirate	143
Le cœur sauvage	145
Le désir.....	146
***	147
L’eau rose	149
Mademoiselle Insolence	151

Le Monde converti.....	153
Faisceau de lumière	155
Faisceau de Lumière.....	158
La petite mort.....	159
Sur les toits de Paris	161
Le silence	163
La femme idéale.....	165
Fontaine Imaginaire	167
Cette fois-ci	170
Le roi de pique	172
Ange	174
À nous Paris	176
Personne ne meurt dans le ciel	180
***	181
***	183
Le feu des totems	186
Inconscients	189
Double de soi	191
L'émergence du renouveau	193
Faiseur de pluie II.....	194
***	196
Intra-muros	198
Colibri.....	200
Mother and father	202
La rencontre	204
La rencontre	206
L'herbe fauve	207
Leiv.....	210
Acrobate	212
The other.....	213
Les têtes de bêtes – chapitre sur la laideur.....	215
Au bord de toi	216
Retour à la maison	217
La mare	219
In fine	221
Les quatorze peupliers.....	223

Je pense à mes hommes.....	224
Les boîtes d'amour	226
Le jour avant la vie	228
Maison d'amour.....	230
Le Soleil et la Lune	231
Le corps de femme.....	233
La chrysalide	235
Inscriptions – intervalles	238

Terre Rouge

America is waiting

La France s'étonne,
Les chevaux blancs et les taureaux noirs -
Je mourrai entre deux
De l'amour,
Du chant des cigales,
Des vieilles Cadillac
Et des grandes routes...
Tu n'as rien perdu Jim,
Le monde s'est fait minuscule...
Un homme traverse le désert et collecte les bijoux en argent pour les
vendre au marché
Il parle le français et son regard s'illumine de l'espoir de futurs
voyages,
L'alphabet inscrit sur la bague que tu enfiles doucement sur mon
annulaire
Est la promesse de la liberté que je convoite, en parlant le langage des
signes...
Le mistral se lève et rend les gens fous,
Et moi, je me félicite de rester droite, face à ce vent qui me gifle pour
chasser le rêve qui maintient mes paupières ouvertes,
Je dors debout,
Je marche en dormant,
Et ma mère et mon père me prennent par la main avec douceur...
Je dors, mais j'entends leurs paroles...
Nous sommes sur le même bateau – disent-ils –
Et le sol se dérobe, puis les voiles font trembler la projection...
« Volubilis » - l'arène de « Torus... »
Les pierres respirent ton essence,
Et mon armure de cuir écorche mes fines omoplates,

Je cours pour ne jamais revenir dans la ville,
Je cours pour ne jamais revoir mes frères perdre la vue avant de
mourir...
La mer et l'œil du félin ne se rencontrent qu'une fois par an,
Ce jour-là, je suis conçue pour courir...
Tout au long de ma vie,
Là où vont les panthères noires et les poissons argentés,
Courir sur les bourrasques des vents, les crêtes, et les champs de blé,
Virevolter, en foisonnant jusque dans les calanques,
Et soulever les cheveux de la mère-fleuve,
Dont les racines s'enfoncent dans les rochers,
Je suis invisible et je me transforme en arbre inversé,
J'écoute tes pas annoncer
Mon heure de délivrance...

Les immortels

Quoi d'autre que le ciel qui coule
Dans le sens du vent ?

Au-dessus de ton siège, mon Isis,
Je me déforme comme l'espace...
Si je pouvais me relier à toi,
Dans le lointain,
Où il n'y a aucune trace à suivre,
Nul chemin à arpenter...

Il y a cet innombrable peuple de la Lune
Dont je fais partie,
La prêtresse sur le char doré,
Guidée par le cheval d'eau,
Jusque dans le noyau de l'être,
Où l'ombre vient à ma rencontre,
Me prends dans ses bras
Et m'enveloppe, tel le vaisseau-sarcophage
Pour la traversée des temps,
La Nébuleuse, pourquoi explodes-tu ?
Pourquoi déploies-tu tes ailes,
Dont les pointes brûlent encore mes épaules,
Me poussent à errer dans ces villes de pierre jaune ?
La continuité est dans le souffle,
Le dessin que je fais, de mère en fille,
Dans l'insoutenable pesanteur d'un seul lieu,
D'un seul corps éclaté,
Est un œuf du chaos, la maison des dieux,
D'où je tombe, la tête en avant, dans la terre, le sable,

La vie éclore,
Pour se détourner de moi-même...
Quoi d'autre qu'ici ?
Quoi d'autre que maintenant ?
À prendre, ou à laisser...
Le cœur se protège du vent de l'amour qui ravage,
La caverne de la démesure
Reflète la flamme du papillon
Qui attire les feux errants dans ce bas monde...
Ils flottent au-dessus de lui et suspendent leur brillance
Pour l'instantanéité d'une image,
La couronne de la femme du ciel,
La nostalgie de son regard et mon air de rien
La douceur de son sourire et ma douleur,
Je suis fatiguée de résister à son appel...
Je m'en vais par les routes des oiseaux sauvages...
Rien ne sera comme avant,
Avant, il n'y avait que le vent,
Et nous n'étions pas immortels...

Éternelles fiançailles

Que se passe-t-il ?
Le soleil est là,
Tu l'aimes, tu l'aimes...
Que se passe-t-il ?
Le soleil dans tes pas...
Que se passe-t-il ?
Le désir est sans fin,
Le fossile de matières
Tourne, tourne comme le moulin à grain
Et s'enfonce...
Qui est là ?
La silhouette d'espace,
Dans le fond, qui observe ?
Que se passe-t-il ?
Pour sortir du chagrin
Tu te brises,
À entendre son éclat,
Tu t'épuises...
À passer dans ses mains,
Tu t'enlises...
Et soudain, un château dans le vent
S'approche...
Une voix dans le fond
Te caresse...
Si l'on creuse dans le temps
Tu verras son visage...
Moi, venue d'autres fronts,
Descendue de son sarcophage
Parée de l'ombre...

Tout est là, tout est bon...
La traversée des étoiles,
Nous sommes la mémoire
De ces vagues voyageurs
Qui s'élancent dans les failles...
Le trésor est présent,
Le présent sans reproche,
Le simulacre des détails...
Nous sommes proches,
Nous sommes proches
D'éternelles fiançailles...

La photographe

Le vent pleure,
Le vent implore,
La photographe se réveille
Dans l'angle de la chambre noire,
Elle se lève et saisit cet espace
Envahi par les feuilles d'automne...
Le vent pleure,
Le vent implore,
Dans le sas de la première pensée...
Tous, ils sont ressuscités là,
À attendre son éclair,
Le royaume et la suite du roi
Au réveil de la grande dame...
Elle ne connaît pas la mélancolie,
Elle est la mélancolie de cœur de la Photographe...
Elle se perd,
Elle cherche la berge,
Elle s'assied dans un terrain vague,
Et attend la venue de la nuit...
À l'horizon qui inonde ce brin de mémoire,
Dans les eaux silencieuses
Apparaît un vaisseau d'ivoire,
Il est vide...
Elle entre, puis se laisse guider
Dans l'éblouissement, échouée dans le monde doré,
Sa chair de charbon se rassemble en une seule sphère
Qui survole les restes de l'Atlantide,
L'eau s'en va...
La reine est née, elle est forte ;

Une autre reine est née avec elle,
Elle est faible, elle meurt peu de temps après,
Et laisse son corps roulé en boule...
Pourquoi m'as-tu laissée ?
Le meilleur de moi-même était en toi...
Le terrain vague s'éclaircit,
Une barque accoste,
Une femme voilée d'une cape
Enlace ma triste silhouette -
Tu as fait le plus dur du chemin,
Toi seule...

Étoile de David Bowie

Je reste allongée sur mon lit,
Tandis que le ciel jette ses larmes
Sur mes cils et sur mon ventre,
Ma plaie cicatrisée se rouvre,
Et tandis que l'étoile se déleste de son manteau noir,
La femme-panthère marche sur la Lune,
Mais tu n'es plus prisonnier de tes linges,
Ton corps ne flotte plus,
Il coagule dans la montagne des astres...
Tu vas te dévêtir de ton masque,
Tu vas laisser tomber tes menottes,
Tes bracelets argentés de sphères hautes...
Tu connais la réponse,
Tu as appris les passages,
Et maintenant, parti dans l'infime,
Tu tisses ton étoile, voile après voile,
Tu couvres ta lumière de l'impénétrable nuit,
Garde, garde ta voix intérieure pour l'écho des messages,
Car maintenant, tu n'as pas à baisser les yeux
Devant ceux qui t'ont pris pour un autre,
Et ceux qui t'ont fait flétrir,
L'arbre que tu dessines de ta main est ton lit inversé,
Et ta croix suspendue,
La tête aux nuages, tu as pu devenir le mage,
Tu as pu devenir le mariage
De grâce et d'instantanéité...
Quand le vent a soufflé
Sur les pays entiers
Et les stores ont donné des gifles à toutes les demeures,

Le rêve s'est terminé,
Et nous avons perdu la boussole...
Agrippés à nos propres reflets,
Nous avons laissé nos peaux d'écailles multicolores,
Et partagé le secret,
En buvant le mercure indolore...
Le serpent s'est laissé terrasser,
S'est laissé transformer en ton or...
Quand on embrasse la mort,
Tout le reste est un leurre...
Et quand l'amour est venu,
Tout le monde est à l'heure...

Portrait chinois

à Barbara Bizet

Tu t'es laissée mourir à ton secret,
Tu as laissé mourir ton ombre,
Et ta lumière flamboyer, s'étendre
Jusqu'à la frontière de la nuit,
Et me répondre à l'infini :
Chuiii, Chuiii, Chuiii –
Le portrait chinois se dissout,
Dans les plis de mes draps,
Joie, Joie, Joie...
Le loup avance, pas à pas,
Devant moi, et je fuis
La mémoire de ma vie -
Le spectacle qui ne tarde pas à s'effondrer,
La tour de Babel déballe ses hélices et retourne ses bras d'escaliers en
colimaçon,
Qui se glissent sous mes pas,
Vers l'astre du dessous,
Et les mains rayonnantes,
Les calices de la joie se posent sur moi,
Pour l'amour d'Artémis,
Pour la chasse aux plaisirs,
Pour les flèches d'argent,
Et l'arc doré du loisir...
Je me lance à travers les bois,
Où je me vois et je me repose en toi
À travers les cieux,
Dans le vent des métamorphoses

Du portrait chinois...
Chuiii, Chuiii, Chuiii –
Dit le vent des métamorphoses,
Tu verras, tu verras,
Le dessous du portrait chinois...

Le prince...

J'aimerai t'embrasser,
Mon beau prince,
Toucher tes cheveux,
Plonger dans tes yeux,
Revivre la genèse de mon cœur,
Sentir sa membrane se mettre en branle,
Et le souffle du désir remplir mes poumons...
J'aimerai caresser ta peau, mon beau prince du royaume inconnu,
Appeler tes chevaux dans les prairies enneigées,
Raser les chemins de fer,
Parvenir à l'aube
Dans le coin le plus reculé de ton âme...
J'aimerai... t'aimer,
Mon beau prince des brumes oubliées,
Te faire hisser tes couleurs,
Et compter tes marées...
J'aimerai te rêver le jour,
Et te voir la nuit,
Près de moi, près de tout,
Dans mon cœur, tout en haut de la tour de jade...
Franchir mon ombre, si fade
Et assoiffée d'amour,
Et tomber, tomber, tomber,
Tout au long de ton corps,
Plus bas que la terre,
Sur l'étoile du prince de la mer...

Sweet Angel, Sweet Angel

Le sucre coule de tes ailes
Et les larmes brûlent dans tes yeux,
Les amours flambent comme des brêles
Il ne reste plus que ces lieux
De passion dans le fauve-désert,
Le feu de l'épave dans les cieux,
Les vitraux sous les grêles
Et l'amour dans la nuit de tous les maux...
Le vin et le pain de l'oiseau Phénix
À l'aube de mon être nouveau,
Les cheveux coupés de l'impératrice,
La fenêtre de la tour d'adieu...
Je me laisse tomber dans la fosse commune
Je ressors du tunnel des héros,
L'histoire des pierres et des dalles,
Où je retrouve mes cadeaux,
Se faufile sous la terre d'étoile
Qui noircit dans la pluie des crapauds...
Paris, m'aimes-tu encore dans tes brèches, sous tes rails,
Dans les fissures des tombeaux,
Dans les flèches du métro et la fragrance des roseaux ?
Le diadème de cuir est le nimbe d'une fillette qui m'appelle à sa grâce,
Le regard d'un enfant est toujours gratifiant, comme la messe, et
rassurant, comme l'extase,
Le seul qui répond à l'appel de ce « raisonnable » cœur...
À tout à l'heure, à toute allure,
Les figures et les ombres défilent,
La jupette de la jeune fille se gonfle
Dans le vent qui transporte les paroles,

Les chaussures s'éternisent
Dans la bonne mémoire,
L'escalier de minuit vers la cour Table Rase,
C'est ici que l'on peut perdre la tête
Par amour ou par inadvertance,
Quand la Beauté ne fait pas allégeance,
L'esprit nous sublime,
La licorne soulève le voile de la Vierge
Et boit son regard de baume
Pour apaiser sa soif ultime d'enfance
Et dormir dans la paix uniforme...
Elle pose sa merveilleuse tête sur les genoux délicats
Et rêve sa nouvelle vie de gloire,
Tandis que la main la plus douce du monde
Se pose sur sa corne d'abondance...

C'est bon, l'Amour...

C'est bon, c'est bon,
Comme te serrer contre mon cœur,
Gémir dans ton étreinte,
Me fondre dans tes yeux...
C'est bon l'amour
C'est sans pudeur,
Sans peur et sans contrainte,
De jouir debout
Dans la lueur et dans la boue,
Devant les murs et les miroirs,
Oser s'y voir,
Se voir vieillir...
Au fond du beau jardin
Grimper les arbres comme des chemins,
À ciel ouvert,
Sauter du haut en bas
Et se sentir à bout de bras...

C'est beau l'amour, c'est bon, c'est bon !
Je vois en toi la chambre sans décor,
Sans meubles ni lit,
Sans table ni tapis,
Les seules fenêtres de l'esprit,
Le grand esprit,
Cheveux au vent,
Qui m'offre la vie,
Façonne mon corps...

C'est bon, l'amour,

Se faire bénir...
Jamais ne s'interrompre,
Se dévêtir d'une honte,
Se démentir, se *discorrompre*...

C'est bon l'amour, c'est bon, c'est pur...
Dans l'art de fuir
Tout un passé, un avenir,
Et les reflets des êtres saisis
Dans les filets de Moira...

Il faut danser et faire pâlir
Tout autre souvenir,
Toute autre présence à lire
Entre les signes du désir...
Et puis, se faire mourir
À l'abandon de tous les jours...

Comme les enfants martyrs,
Enfants des nuits perdues,
Pour être en vie, pour être vus,
Se faire aimer d'une foudre...

Je ne sais rien de l'amour

Je ne sais rien de l'amour
Sur la montagne givrée
Je ne sais rien de la vie
Je ne sais rien de l'amour...

Que de vagues souvenirs
De la pluie du printemps,
Et l'odeur de la vie
Dans les feuilles du jardin,
La douceur du vent...

Je ne sais rien de l'amour,
J'entends des rires dans l'oubli,
Et la danse des cheveux d'or
À la porte de la nuit...

Il sait ce qu'il fait,
Je sais ce que je fuis...
Je ne sais rien de la mort,
Je ne sais rien de la vie...

Que l'histoire qui frémit
Comme l'oiseau du grand nord
Dans mon corps qui flétrit
Dans l'espace infini...
Je ne sais rien de mon sort,
Je n'ai jamais pu choisir
Que l'odeur du printemps
Et l'orage de la vie...

L'eau qui coule à flots
Sur les stèles de vieilles pierres,
Et les voix – pour amis
Les murmures – pour les cris,
À demain – pour adieu...
La beauté – pour le père,
Et la foi – pour la mère -
Deux étoiles qui blêmissent
À la vue de mon temps...

Je ne sais rien de l'amour,
Je ne sais rien de l'abandon,
Projetée dans le vent,
Je suis l'arc-en-ciel...

Le chat noir de Paris

Un jour sur les toits,
Invitée des nuages,
Je suis comme le chat
Qui observe la ville,
Je cherche des images
Au bout de ces tuiles,
Je suis les courants
Et je tombe dans les puits...
Depuis l'autre monde
Je vois les étoiles
Je saute et j'attrape
Mon oiseau dans la pluie...
Il lâche aussitôt
Mes vieux souvenirs
Et je tombe en amour,
Partie en fumée,
Je répète les sermons
Et les promesses non tenues,
Et j'arrive au sommet
Du château en Espagne,
Et je rêve à nouveau
Des Champs-Élysées,
Le soleil me réchauffe
Et la Lune me sourit,
Quelle belle vue,
Quelle belle vie !
Je chante à poil,
De fenêtre en fenêtre,
Je passe dans la nuit,

Ne pleure pas, ne pleure pas...
Il y aura d'autres bals,
Tu as dormi comme un ange
Dans ce lit,
Et les ombres anonymes
T'ont fait des misères,
T'ont volé l'éclat de tes yeux
Ce n'est rien, ce n'est rien !
Il y aura d'autres terres,
Et il y aura d'autres cieux !
Ah, ce jour sur les toits
De Paris au mois de mai,
Je suis comme un chat
Qui attrape sa boule d'or
Et tombe dans la mer,
Le berceau d'étincelles,
Emporte mon trésor,
Jusqu'aux dunes de l'Autre Mère
Qui m'embrasse sur le front...
De sa barque de lumière
Me revient le visage d'autre temps,
Que j'aimais comme on aime voler dans les airs
Avant de mourir au printemps...

Ce qui sera, sera...

Dans le pays des morts
Ce qui sera, sera...
Dans le pays des vivants
Ce qui subsiste, se révèle
L'étincelle du nouveau soleil,
Qui s'éclipse de la chambre de l'Amenti...
Immobile, je me rêve aimée de toi,
Possédée de ta force
Et comblée de ton ardeur,
L'homme-femme que je suis devenue,
Attend ton baiser enfantin,
Le Fou-Vagabond, où es-tu passé,
Le génie à la main verte,
Où t'es-tu perdu ?
J'aimerais concevoir ton visage de toutes pièces,
Mais il n'y a rien dans la chambre de l'Amenti...
Le dormeur qui me rêve dans son lit
Ouvre ses yeux de jade,
Et je perds le dernier souvenir du monde...
Le phénix a le visage du sage,
Qui s'envole comme le sourire d'un vaste paysage
Que je ne peux parcourir qu'à vol d'oiseau,
Ma chair se dérobe et se délasse,
Et mon magnifique squelette adamantin
Scintille comme l'eau des mères,
Rien ne peut le heurter,
Il danse et sourit
À toutes les histoires du passé...
Et l'on s'incline, et l'on se tait,

Devant son incroyable beauté et sa franchise...
La douleur et le plaisir
Ne se déroulent pas dans le même espace,
Mais les deux sont un appel à l'amour...
Pas de retour à la case départ,
Je reste ici dans la mare d'or liquide,
Où je me dissous au petit matin,
Dans le gris et insensible repos tant mérité,
Mais avant, je voudrai emplir mon cœur
Du chant des noces boréales...

La fontaine

Je veux écrire,
Je veux aimer,
Je veux partir,
Je veux flamber...

Et mon visage qui prend des rides,
S'enflamme d'un moindre intérêt
Le moi-aimant,
Usé et défaillant,
Dans le naufrage qui se poursuit,
Dans le déluge qui s'annonce...
Et mon regard qui se déleste
De l'aventure qui se dénonce,
Qui se nourrit du *soi-disant*,
Du *soi-faisant* le monde...

Je veux lâcher,
Je veux partir,
Je veux baiser,
Je veux mourir...

Mon corps qui part à la dérive,
Et perd son rythme au ralenti,
Constata que tout s'effondre,
Et vit dans les débris
Dans les ruines qui se confondent,
Dans les mémoires ébahies,
Où les amours se fondent...

Les combustibles de l'infini,
Les carburants de la grande ronde
Et la fusion pour la parade,
Des jours passés au bord de la folie,
Les pieds fondus dans la mélancolie,
Les yeux crevés par le mépris,
Combien de temps encore
Dans les prisons de l'esprit ?

Je veux rêver,
Je veux bâtir,
Je veux semer,
Je veux bénir !

Mon antre ne reçoit plus la nuit,
Mon ventre ne voit plus le jour,
La source qui m'emplit,
Surgit telle la fontaine des pleurs...

Je ne suis triste que par bonheur
Je ne suis gaie que par malheur
Je n'ai raison que quand j'ai tort...
Au fond de l'eau glacée il y a des pépites d'or...
Qui plonge la tête -
Se fait aimer des peurs,
Qui plonge la main -
Se fait manger des bêtes,
Qui plonge le cœur -
Se crée de jolies dettes...

Guérir avec ton ombre

Je n'ai qu'à marcher
Entre les colonnes antiques,
Je n'ai qu'à marcher
Sur les places publiques,
Toi, tu feras le reste,
Tu feras le nécessaire,
Je ne sais pas comment,
Je ne sais pas pourquoi...
Je n'ai qu'à rester debout,
Toute la nuit, quand tu disparais,
Quand tu t'en vas dans la totalité,
Quand tu remplis les alentours,
Quand je me crois seule,
Si seule, attachée à mon arbre,
L'arbre des ancêtres,
Qui chante les rancœurs, les formules magiques,
Celles qui enseignent l'humilité
Et m'insèrent dans le corps nécessaireux...
La nature qui va au-delà des mythes,
A prévu pour nous un long chemin...
Les pétales roses de mon arbre
Se sont glissés sur mon seuil,
La porte ouverte sur le deuil,
J'observe le printemps...
J'attends mon bel amour de tous les temps
Qui va mourir et puis, renaître,
Et qui fera de moi son troisième œil...
J'attends son visage, ses mains et sa bouche ...
J'attends l'infini dans un être

Qui dépassera tous les mots...
J'attends la lueur de son cœur
Et la sortie dans la sphère
Où les corps se libèrent de leurs morts...
La fumée monte, telle une prière,
Et le chant se tarit dans les chœurs...
Là où nous irons, tout est musique,
Là, le mouvement s'arrête et la respiration se fige...
Ce qui viendra à nous
Sera une pure lumière...
Et à notre retour dans le temps,
Nous pourrons guérir avec nos ombres à terre,
Même sur la terre en feu...
Les malades, réels et imaginaires,
Viendront à nous,
Dans le cercle des âmes "perdues pour perdues",
Dans les corps de batailles révolues,
Tous ces temps, tous ces temps,
Dans le creux de ta main, mon Homme...
Embrasse-moi, pose tes lèvres sur mes yeux,
Entre en moi pour me donner une issue,
L'issue à la source,
Pour qu'enfin, je puisse aimer mon chemin
De maux éventés...
Les traces de mes pas brillent avant de se dissoudre...
Je suis aimée de ton âme
Et de ton corps,
De ton sang et de ton souffle,
Donne-moi seulement un peu de temps
Pour voir notre jour se lever...

La Femme du Congo

D'où vient-elle ? D'un pays, ou d'une ville inconnue,
Où les hommes du Sud et les hommes du Nord
Ont appris à se battre,
Et à se ranger dans les containers au fond du fleuve...
Ce sont des héros invisibles de notre terrible théâtre,
Qui jettent à la mort nos propres bébés métissés...

Ah, ces hommes du Sud et ces hommes du Nord,
Dont me parle la Femme du Congo,
Que font-ils à nos bords,
Sur nos fronts, inscrits dans nos visages ?

La Femme du Congo, la fille et la mère du monde,
L'origine et la terre promise,
Paradis déserté des dieux,
Tu n'as pas besoin de leur piètre bénédiction,
Tu as tout dans ton cœur et dans ton ventre,
Tu chantes tout ton mal, et l'on entend l'amour,
Tu dis toute ta douleur, et l'on voit la lumière,
Tu t'accouches par toi-même
Et tu perds ton sang,
Mais tu élèves tes enfants hors pair...

Et quand notre chemin croise ton pas mesuré,
On s'arrête et on s'incline devant toi,
Et, en guise de salutation ultime,
On conserve ta trace indélébile dans notre mémoire...
Car la Femme du Congo,
La Femme de l'Afrique,

Est la Mère de toutes les mères...
Elle sourit avec tout son visage,
Caresse avec tous ses gestes,
Danse avec toute sa sagesse...
Et quand elle ne peut plus danser
Sous le poids de tous ces ravages,
Elle le fait encore dans sa tête,
Et quand elle ne peut plus faire ainsi,
À cause de la pollution mentale,
Infligée par les politiques,
Dans la tempête intergalactique,
Et dans le désert intersidéral,
Sa voix retrouve encore
Quelques moyens pour avancer,
Au gré des montées et des descentes...
Et elle va toujours de l'avant,
Toujours plus loin et toujours plus haut,
Vers son paisible foyer,
Loin des tombes du Congo...

Poupée Vaudou

Dans les couloirs des maisons
L'infinité des ombres coupées de leurs racines,
Traverse les murs et tombe du plafond,
Des urnes sortent les bouffons,
Au fond se cachent les hiboux,
Des eaux profondes s'élèvent les Pégases,
Les ascenseurs s'envolent dans les nues,
Tirés par les Parkas des masses,
Le tête-à-tête avec mon vieux bourreau,
L'artiste qui a donné mon âme à battre,
Je monte au quatrième niveau
Et je dépose mon ombre sur une croix de plâtre...
Elle se retourne, comme si on la suivait
Sans cesse, et aux abois, elle lutte et elle s'accroît,
Et, faute de retrouver sa voie,
Elle tombe dans les puits,
Où elle s'étire à l'infini,
Une corde noire qui retentit dans le présent...
Oui, pas de futur pour ceux qui ont le vent,
Oui, pas de richesses pour ceux qui ont la pluie,
Oui, pas d'amour pour ceux qui sont en vie...
Mon cœur se lève et tombe dans l'oubli,
Je ne serai jamais qu'une pâle copie,
Comme une poupée vaudou...

Poupée Vaudou

L'esprit

à Lou Reed

Qui après toi reprendra ton flambeau, déclamera tes paroles ?
Qui après toi éveillera les esprits de la longue, longue route ?
La route dans le néant...
Quand j'étais enfant, je savais marcher sur les mains,
Sur une échelle dans le ciel,
La porte de ce jardin était ouverte sur le monde éternel...
Tout semblait avoir sa juste place,
Les maladies concernaient les autres, invisibles,
Elles étaient fascinantes, comme les sangsues dans les bocaliers des
apothicaires,
Tout était derrière un étrange voile,
Les paroles et les passions dans des langues étrangères,
Tout avait un écho grisé,
Sous le ciel bleu des promesses,
Qui gardaient bien des secrets...
Et quand la musique entraînait dans ma pièce,
Telle la lumière d'un autre monde,
Je pouvais voir le précipice
De mes yeux d'enfant...
Un fou-sage a dit que tu pouvais te faire confiance,
Ouvrir la porte des paroles
Et laisser le fleuve s'écouler...
Qui avait besoin de la drogue ?
Qui avait besoin du contrôle ?
Les images du dogme se sont écroulées,
Les abysses sont devenus encore plus profonds,
Et la peur a saisi nos cœurs,

Mais je peux encore retenir ta flamme
Dans laquelle tu t'es vu vainqueur...
La bête noire qui mordait ta jambe, ton ventre et ton crâne,
N'avait pas de nom,
N'avait pas de genre,
Elle en avait après toi, après tout le vivant,
Je peux la voir encore de mes yeux d'enfant
Et me réveiller au petit matin,
Lorsque ma mère allume la télévision...
Le silence de cette bête
Est plus redouté qu'une tempête,
Nul ne peut la supporter...
Avant que les murs ne commencent à t'écraser,
Sache que nous ne pouvons pas mourir en rêve...
La frénésie de l'être, l'amour et la poésie
Sont l'oracle que tu as été...
La violence et le désir de se dissoudre
Étaient le lot que tu as rompu,
Les magnifiques créatures aux yeux de chauves-souris
Ont entouré ta cornue, ton athanor,
Elles ont supplié et elles ont chanté les rites,
Pour te garder en vie,
Mais cela n'a duré que le temps d'un rêve d'enfant,
Que tu as traversé sur les pics,
Suspendu par le bout de tes doigts,
Sur les surfaces avides de tes écrits,
Dans les profondeurs arides de tes nuits,
Pour voir le jour et te réjouir
D'un beau dimanche matin,
M'emmener en balade

Et me tenir la main,
Je me souviens que c'était toi !
Poète – nomade, l'esprit fortuit,
Tu t'es guéri, tout est fichu !
T'inventes les paradis dont tu deviens un ange déchu,
T'inventes les enfers dont tu sauves les chimères,
Tu te nourris d'étoiles de mer
Et tu souris aux cimetières,
L'esprit de ma jeunesse perdue...

Araignée de lumière

Le fleuve a coulé aussi loin que la terre lui a permis,
L'araignée de lumière s'est posée sur mon œil,
Je n'ai plus besoin d'être saisie par le désir ou la peur,
L'ombre et la lumière sont des sœurs jumelles,
Elles jouent avec le monde inversé,
Plus de mystère englouti de l'Égypte,
La résurrection est une affaire de simplicité,
Dimanche matin, baignée de lumière,
Je tisse ma toile d'araignée...
Ses reflets glissent et courent tout autour de mon ventre,
À chaque croisement, je rencontre un visage nouveau...
New York, Londres et Paris infusent en moi leurs émanations
spirituelles,
Trungpa, Ginsberg et Cage se réunissent pour un poème enfantin,
Le piano minuscule est noyé dans l'ombre de leurs épaules,
Une dame élégante, assise au balcon de la première loge,
Relève son bras d'une beauté indescriptible
Pour tirer une taffe de sa cigarette,
Son regard, aussi énigmatique que celui d'une madone,
Me transmet une vérité inexprimable et familière :
Tache de comprendre ! – disent ses lèvres immobiles,
Tache d'oublier ! – disent ses yeux à demi-fermés,
Ces temps-là, j'aurai voulu les connaître,
À bord de votre cabaret de velours noir,
Se mesurer à vos monstres d'ordures
Et votre rêve américain,
En somme, vous - les images fascinantes,
Vous pouvez toujours refaire surface,
Dans cette capsule à traverser le temps,

Les histoires réunies dans le prisme étroit,
Les étoffes du génie pur de la nature aveugle,
Je porte votre conscience,
La conscience unique et sanguinaire...

Je t'entends, maman...

Ta famille a été saisie,
Ta maison - écroulée
Aux pays des champignons vénéneux,
La maison du petit lapin a été vraie
Tout a été vrai,
Ta famille a été brisée...
J'entends ta douleur,
Je vois ton visage qui se crispe,
Je ferme les rideaux,
Et je me mets en marche,
Je descends des collines,
Je me nourris de la soupe populaire...
Je n'ai jamais joué de l'harmonica,
Mais j'ai l'esprit d'Amérique !
L'esprit de la liberté,
L'esprit indomptable,
Au parfum d'Hermès,
Et les senteurs des bois,
J'erre sur les sentiers ineffables,
Je traverse les chemins rompus,
Je m'accoste aux nuages crochus,
Je compose ma balade,
Je t'entends, maman, dans tes pleurs,
Ta petite nomade a vu le monde,
Pour tes yeux, tes beaux yeux de chat,
Ta famille brisée,
M'a été rendue tel un cerisier en fleurs
Au printemps de la nouvelle ère,
Quand je ne marche pas, j'erre

Dans les rêves de champignons vénéneux,
Les champignons de Paris...
Ta douleur a pu te survivre,
Et je suis à nouveau de retour,
Des snipers ont braqué leurs armes
Sur nos fenêtres closes...
Ta famille a été brisée,
Et tu m'as laissé ta douleur,
La douleur qui étrangle l'amour,
La douleur absolument intacte,
Qui a pris la forme de ton corps,
Et effacé mon sourire...
C'était ta plus grande ruine,
Ta plus grande faillite,
Et je me suis mise à courir,
De plus en plus loin,
Et de plus en plus vite,
Sur ce chemin du retour...

Et ce chemin du vainqueur
De la ville maudite,
Est ma vie dans ta mort,
Est ma mort dans ta vie...

Marie des Anges

Elle portait des chaussettes blanches ajourées,
Et des chaussures aux drapeaux de la France,
Elle avait des cheveux ondulés,
Dont elle faisait une vague,
Elle m’attendait aux portails de ma nouvelle vie,
Elle avait cet esprit des braves,
Ma tendre amie, aux yeux blues, Marie,
Tu portais les couleurs fluo,
Et sculptais les avatars de tes rêves...
La fiction était ta maison,
Les écrits - tes routes des trésors,
Nous n’avions que 13 ans,
Quand l’amour nous est tombé sur le dos,
Les garçons aux cheveux noirs et cheveux d’or,
Les visages pâles et les yeux bridés
Nous ont tiré de nos pays de nymphes,
Nous ont extirpé de nos cabanes dans les arbres,
Les visiteurs éphémères des songes
Ont volé une partie de nos âmes,
Et toi, ma Marie des Anges,
Tu t’es mise à porter une croix
Et te vêtir de noir,
Pourtant, aujourd’hui, quand j’observe la brillance des lacs
Les visages du ciel, il me revient toujours,
Dans les paysages qui défilent,
Le goût de la vie et une soif d’idylle
Tout en toi devenait précieux,
Les rubans de velours, le bleu jean de la planète d'exil,
Comme le bleu de tes yeux,

Mon espoir de pluie,
La traversée du vieux Nil
Et ces lettres - taboues...
Qui a fait que tu as ôté ton désir
De ton corps androgyne et que tu as enterré ton feu ?
La Marie des Anges, la femme de mon Île
Qui a sombré dans les flots...

Le temps des récoltes

Dans la chambre de velours,
La chambre aux trésors
Les voix des anges et des démons,
L'enfant, l'enfant perdu au fond,
S'est consolé avec les morts,
Il a tiré sur la ficelle,
A fait sortir du noir
Les beaux colliers des cranes brûlés
Et les bracelets des os tordus...
La danse macabre des chevelus
Dans la prairie de folie douce,
Les fleurs des champs ensevelis
Dans les sentiers perdus...
Et les rapaces qui plongent
De haut en bas
Pour labourer la chair,
L'amour, de loin, peut ressembler à toi,
L'enfant perdu dans la lumière claire,
Qui crève les yeux
À ceux qui ne l'absorbent pas...
Elle monte comme l'élixir de vie,
Déborde de ta bouche,
L'enfant perdu au fond de la nuit,
Où rien ne bouge,
Tout est fini...
Tu as vaincu les rois maudits,
Tu as duré lors du sale temps,
Tu as fondu tes souvenirs
Au nom d'une pierre qui n'avait pas de nom...

Maintenant que toutes les routes
Te mènent au calice,
Tu bois le sang du Fils...
Tu laisses son nom flotter au vent,
Drapeau de velours noir...
Et tu déposes ton enveloppe
Sur le coussin de la Reine,
Tu te dissous dans les brouillards
À l'aube solitaire...
Miroir de verre,
Mémoire des pères,
Qui ont saisi le feu de la terre
Et ont gravé au fer
Le verbe de la gloire,
Le chiffre du pardon...

La femme du voyage

L'étrangère dans tous les pays,
La femme sans âge
Dans toute ta splendeur,
Sortie des fouilles,
Ornée des clameurs,
La femme – vagabonde,
L'artisane de la pluie,
La compagne des oiseaux,
La fiancée des loups,
La sirène des fleuves déchaînés,
Le miroir des amours en détresse,
La femme aux milles tresses,
La cavalière des chevaux au galop...

N'as-tu pas perdu ta tête
Dans la course effrénée du temps ?
N'as-tu pas perdu ton cœur,
En errant de maison en maison ?

Sans laisser trace, tu avances,
Tu vas toujours de l'avant,
Tu caches ton visage
Dans tes mains de mille ans,
Celles qui ont tout donné,
Celles qui ont tout vécu...

N'as-tu pas retrouvé ton ombre
Dans laquelle ton jour s'est perdu ?
Où est ton mage disparu,

Qui a effacé le souvenir de ton nom ?
Il t'a laissé au bord du village,
T'a volé la lumière de tes yeux...

Depuis, chaque printemps, sur l'autre rivage
L'on sent ton silence de givre,
Ton espoir sauvage et ton rire ivre...

Alors garde ton secret,
Aussi longtemps que tu peux,
Dans le sang de tes vignes,
Dans le bleu de tes cieux,
Dans le vert de tes cimes,
Et dans le noir de tes nuits...
C'est la promesse de l'ultime
Dans le labyrinthe de la vie...

L'Odyssée

Mon parfum d'amour
Mon parfum d'été,
Sur les vagues qui jonchent
Les bateaux désarmés...
Je me tiens debout,
Face aux vents millénaires,
Dans la colère du monde percé...
Les yeux tournés vers l'intérieur,
Les bras croisés sur la poitrine,
Les seins à l'air, cheveux dressés,
Sourire gercé,
Les dents d'ivoire,
J'écoute les hommes chanter
La gloire des immortels
Et leur ôter leurs ailes,
Le monde est un voyage sans fin
À l'ombre de la mort,
Pourquoi tombons-nous là,
Dans l'inconscience du repli ?
La vérité des âmes,
La peine perdue,
La pierre blanchie,
Le choix du corps,
Le choix d'une route...
Le pont brûlé,
La foi rompue,
L'espoir du sens de l'infini,
Les tours de force
Et l'amour...

Dans notre chambre de l'Amenti,
Les jolis rêves du temps enfui,
Dans notre lit
L'étoile est née...
L'adoration de ton reflet,
L'adoration de ton essence...
Le monde entier est dans ton goût,
Un peu amer, de la reconnaissance...

Les rubans jaunes

Les rubans jaunes
Battent dans le vent,
Au pied de la vigne dénudée...
La vieillese des tours, des châteaux de miel,
Et la voie lactée qui emporte des hommes et des femmes
Perdus dans le ciel...
Sur les lances et les pics,
Les boucliers de jade,
La dentelle et la soie des premières nuits d'été...
Qu'est-ce que ça fait ?
Qu'est-ce que ça fait ?
Avoir à nouveau quinze ans
Et sentir ton baiser,
Et mon cœur qui se brise,
Sur le rocher d'orgueil
Mercure, qu'as-tu fait de mon deuil
À la lumière de tes beaux yeux ?
Je suis blanchie de tous les maux
Dans ton étreinte de linceul...

La maison de l'artiste

La maison de l'artiste
Est le berceau des lumières stridentes,
Sorties de la source invisible...
Le vent paisible enveloppe la statue de la mère,
Le réceptacle heureux
Des années d'amour,
Des années d'errance
Pour donner libre cours
À une belle espérance...
L'ascension dans le bleu d'azur,
Au-travers des rizières,
Un homme pousse une pierre
Jusqu'au vaste kimono des paysages de l'été exalté,
Au-dessus des rubans de thé,
Que l'on admire à vol d'oiseau,
Que l'on savoure dans le nid du ciel...
La fille et le fils
Sont unis sur le chemin serpenté,
Vers les pics saillants,
Les récompenses uniques
Du courage et de l'audace
D'être au-dessus des mortels,
Chevaucher cette mort
Et saisir la chance d'emprunter la bonne porte
Et partir à l'anglaise,
Traverser les grands champs,
Cajolés du Soleil,
Et rejoindre sa barque
Pour les noces de miel,

Récolter son trésor
Et fermer les yeux,
S'endormir pour de bon,
Oublier tous ces mots,
Voir le jour à nouveau,
Telle une page de lumière,
Réécrire son nom
Avec sa vie éphémère,
Et laisser la maison
De l'artiste sur terre,
Pour la simple raison
Qu'il n'y a rien d'autre à faire...

Winterberg

La montagne en hiver,
La tour dans le ciel,
La lumière aveuglante,
Le matin du désir,
La nature du plaisir
Et les traces de la fuite...
Les traces inconnues,
La peur du silence,
Des mouvements aperçus,
Les étranges souvenirs...
Les dernières images,
Que l'on voit avant de partir, telle une âme d'oiseau,
Au-travers d'étroites meurtrières
D'où sont sorties des flammes...

Qui ne croit pas au mystère,
Voit la longue ascension...
Et lorsqu'il tombe à terre,
Il se noie dans le fleuve d'illusions...

Ne crois pas au progrès du chemin
Qui se tord sur lui-même !
On ne partira pas vivants
De cette montagne en hiver,
Qui nous retient dans son antre,
Tel un flacon de verre,
Pour une étoile des mourants,
Winterberg... Winterberg...

Le tapis de lumière

Je m'envole pour la terre noire,
La panthère de la forêt de chimères,
Je plonge dans l'athanor cristallin...
Les astres tournent, tournent lentement
Autour de la face cachée
Qui se dévoile, degré-par-degré,
Dans son aveuglante beauté...
La nuit millénaire est enfin terminée,
Mon cœur se déchire,
La renaissance du printemps,
Qui enivre l'air
Que je bois, goutte-par-goutte,
L'élixir de la jeunesse éternelle,
Que j'ai perdue autrefois dans les yeux d'un poète...
L'ascension, ma Marie,
Est la chose la plus délicieuse,
Bon Dieu, pourquoi je pleure ?
Qui parle en moi,
Qui parle de toi ?
La respiration d'une floraison
Est la chose la plus splendide de l'enfance,
Le chant des oiseaux dans le vent
Est la plus belle espérance
Des saisons d'amour...
Le toucher invisible des ancêtres oubliés
Et leurs murmures dans la nuit
Est la couche la plus solide de la nouvelle branche...
L'infini du ciel, l'infini des routes
Dans les bras d'un destin assoupi...

Je pose ma tête sur son cœur,
Qui bat mes heures, mes minutes,
Je souris, car tout devient familier et aimant,
Comme le sang bleu des rivières
Et les champs des fleurs éphémères,
J'ai vécu et je vivrai encore,
Sur d'autres rivages,
Dans les histoires des sages,
Et dans la folie de leurs rêves,
Dans tout amour inachevé
Des hommes et de leurs dieux,
Dans chaque enfant perdu
Dans les courants des cieux...

Sur la route

Je reste et je pars, je passe et je repasse,
Cette route du printemps, sur ce rouleau de l'infini
A l'orgue de barbarie,
Avec son cliquètement et ses impasses
D'une vieille mélodie...
Je n'attends plus des êtres aimés,
Je ne cherche pas la *résurrection*,
Ni rien de plus à obtenir
Qu'un ciel tombé dans les écluses de la nuit...
Je fuis comme toujours, je fuis,
Je prie comme toujours, je prie
Dans les paysages inconnus,
Dans les carrefours de toutes les vies...
Main dans la main, avec ma belle mélancolie,
Je pars à la dérive, je reste dans mon lit,
Je ne crois plus à ma folie,
À ma recherche des vieux jours,
Je file l'échelle des souvenirs
Que j'abandonne dans ma tombe,
Je ne cherche plus à me faire bénir
Dans cet espace sans formes...
Je vis encore de mon désir,
Je me nourris de l'avenir myope,
Je reste brisée
Comme le miroir des philosophes,
Je doute et j'ai conscience du plaisir,
Je peux encore briller à la rencontre des cieux,
Éparpillée dans l'élixir qu'on boit encore avec les yeux,
Dans la pénombre,

Je peux encore frémir à l'horizon,
Je peux encore partir au quart de tour !
La route sans fin,
L'appel des profondeurs,
Je suis à toi,
Ton humble voyageur
Et ton témoin de chute...

Totem

Mère animale, je dépose en toi mon âme animale,
Je dépose en toi ma lumière,
Je rejoins tes parois,
Je m'enterre
Parmi les chevaux, les panthères,
Je me tatoue dans l'atmosphère,
Je me calcine dans tes bras...
Et je dépose en toi ma faim et toute ma soif,
Mon étincelle venue du ciel,
Et je traverse tes paliers,
Je me retourne sur mes pas,
Je vois les traces de toutes les bêtes
Enchevêtrées dans les courants de la nuit,
La voie lactée dans les ténèbres
Peuplée du chant du Grand Esprit -
La force de la faiblesse :
La mère qui vit pour ses petits,
La mère qui rêve le temps,
La mère qui coule au printemps,
La mère qui brûle en hiver,
La mère qui chante avec les vents,
La mère qui danse avec les morts...
Les os jetés sont un langage du sort...
Quel animal m'aurait choisie ?
Quel animal m'aurait portée ?
Jusqu'à ces portes du sacré,
À l'orifice de tous les temps,
Qui se détachent de l'entropie,
Et qui éclosent dans la matrice ?

Je saigne de mille étoiles filantes,
Et je survis sous d'innombrables voiles,
Et mon visage n'a pas de rides,
Car mon visage est de cristal,
Le nombre d'or qui se divise,
Reçoit l'appel, se divinise
Dans les fractales de l'univers...
La joie de vivre, la joie de vie,
Quel animal j'aurai choisi ?
Quel animal j'aurai tracé
Dans les ténèbres infinies,
Dans le silence du retour,
Lors du passage à l'envers
Dans l'œil caché au centre de la terre ? –
Le réceptacle de l'amour...

Saintes Glaces

Haut les cœurs, haut les cœurs,
Des Saintes Glaces,
Haut les cœurs, haut les cœurs,
Dans l'espace je m'en vais à la lie des vieux jours !

Je suis venue avant la pluie et l'orage,
Mais je pars quand je veux,
Je quitte la nuit matricielle,
Pour le jour du père sans visage...

Ma fenêtre s'ouvre sur le domaine sans détour,
Sur une corde de drapeaux,
Je suis suspendue
Pour glisser, de main en main,
Bandée de chemins sans fin,
Les yeux écarquillés, je ne dors plus,
Depuis que je suis née, comme cela,
La tête en bas, les bras en l'air,
Glacée et affamée, dans le désert
Des Saintes Glaces...

Je suis la graine qui tombe dans l'oubli
Qui grimpe sur les balcons et les rambardes,
Qui glisse dans les pièces interdites,
Et trouve les clefs des portes verrouillées,
Qui grimpe dans les greniers,
Et sort par les tuyaux,
S'accroche aux ailes d'oiseaux,
Et se nourrit de la pluie,

Aux quatre coins, avec les vents,
Partie, sans faire de bruit,
Pour apporter le fruit...

Quel fruit ? D'amour ? De quelle passion ?
Quel fruit ? Des doutes ? Des illusions ?
Quel fruit ? De Liberté ? Du sang ?
De la conscience ? De l'abandon ?

La graine, qui est tombée du ciel dans ton jardin,
Se fend en deux contre un arbre,
Et une figure apparait dans l'air
Une femme au visage vert,
Et elle sourit comme une panthère
Qui montre ses crocs de diamant
Et saute dans le cercle de lumière...

C'était une vie perdue d'avance,
C'était une mort gagnée durement,
C'était une incroyable chance,
Se voir sortir de l'enfance,
Et abolir l'enfermement...

Tu ne m'as pas aimée, et puis,
Tu m'as volée, comme un escroc...
Tu m'as jetée avec ton eau de bain
Je suis tombée, comme cela,
Comme une belle pierre,
Quelqu'un m'a mis dans le creux de sa main...
J'étais une belle prière de la terre

Jetée dans la foulée,
La tête en bas...

Le temps des gitanes

Caroline, Caroline,
Où vas-tu, pour l'amour du ciel ?
Les nuages se sont resserrés autour de tes genoux dénudés,
Lorsque ta fille est partie au Sud
Et ton fils est parti au Nord...
Où vas-tu, Caroline d'Indochine,
Sur le fil des rêves enchaînés,
Quand le vent remonte des cratères,
Et la Lune se divise,
La face cachée, d'autant plus éphémère,
Aspire les âmes élevées du deuil,
Sur le seuil de l'espace gris
Et tranquille, telle une brise,
Sur le bord du champ d'iris,
Qui murmurent ton improbable nom
Et gardent leur œil
Sur l'horloge du grand précipice,
Qui sonne minuit dans le hall...
Tu pars, la seule maîtresse à bord,
Lorsque ton père revient de l'Est,
Et ta mère de l'Ouest,
Tu rassembles des images du fond,
Les visages de nuages,
De plus en plus transparents,
Les visages qui te sont si chers,
Mais qui perdent leurs contours...
En marchant sur la plage,
Tu parles avec les dunes,
Tu parles avec les vagues,

Tu laisses derrière toi ta lumière...
Tu as aimé des hommes d'infortune,
Tu as été aimée des femmes de voyage...
Lorsque ta sœur est partie
Sur la terre d'Enderby,
Et ton frère sur le Cap de Bonne Espérance,
Tu as rassemblé les enfants de leurs amours,
Et tu leur as donné toutes tes bagues,
Des bagues toutes simples, en fil d'airain,
Qui font saigner les doigts,
Tes bagues de caractère
Qui ouvrent les portes de fer...
Tu leur as laissé toutes tes chemises brodées,
Des chemises de soie,
Plus fines que l'air,
Pour se tenir droit
Face aux désarrois,
Se tenir debout et en toute beauté,
Face à l'immensité du chemin...
Tu leur as laissé ton sourire,
Doux comme du lait
Dans le paysage d'été,
Le sourire de la mère,
Celle qu'ils n'ont pas connue,
Celle qu'ils ont aimée,
Le sourire de bienvenue,
Pour leurs corps et pour leurs âmes,
Le sourire d'intégrité
Du silence de la Grande Dame,
Heureuse de sa naissance,

Heureuse de sa partance,
Comblée de son vécu,
Détachée des rancunes,
Généreuse de sa mémoire
Et légère comme une jeune fille,
Dans tes rubans de couronne,
Dans tes jupons de danse,
Dans tes ceintures d'abstinence,
Dans tes bracelets de perles de bois de santal,
Dans tes parfums d'odyssée,
Dans tes miroirs d'obsidienne,
Dans tes sandales tropéziennes...
Jaunie de ton Soleil Noir,
Traversée des vents du soufre et du sel,
Les yeux blanchis des baisers du ciel,
Tu es partie d'un pas nonchalant
Sur les rivages du Cachemire,
Sur les plages de Bali,
Dans la nuit douce, où les pétales de rose
Tombaient de tes poches trouées...
Et tu marches encore
Sur ce corps de Kali -
Le temps des gitanes retrouvé...

Le temps des gitanes

Une belle vie

Elle regardait par-delà le néant,
Elle regardait dans ses propres yeux,
Elle avait peur que ses parents ne meurent...
Au réveil, elle s'est souvenue que c'était il y a déjà bien longtemps...
Sa mère appelait pour lui dire quelque chose d'important
À propos du corps qui se dégrade,
À propos de cette vieille peur d'être engloutie par la bête noire,
Dire quelque chose qui l'aurait certainement soulagée
Dans son cycle d'angoisse...
Elle aurait eu une belle vie quand même,
Une belle vie peinte de lumière
Au dos des cimetières et des paroisses,
Les autoroutes et les bois de cèdre,
Elle aurait eu une belle vie de la Belle Époque,
Elle aurait adoré la valse,
Elle aurait aimé suivre les pas de ce jeune homme...
Elle aurait eu une belle vie en images...
Après tout, c'est tout ce qui compte,
En effaçant son reflet du miroir,
En laissant son corps sur le parquet lisse,
Elle aurait vu son départ imminent dans la poussière de cristal,
Une spirale par-delà les arbres,
Par-delà les nuages,
Par-delà le soleil et la lune,
Le cycle du siècle,
Le cycle des clichés d'argent...
Son cœur s'emballa lors d'une promenade,
Elle ralentit, puis remarque que c'est elle
De l'autre côté du mur de sa chambre d'enfant,

Qui dort les yeux ouverts,
Les yeux rivés sur la plage,
La belle plage de la belle vie,
Qui se déroule en toute légèreté...
Parler ainsi des heures et des heures
Avec des vagues et des rafales,
Caresser la dune avec ses pieds enfantins,
Rouler dans les algues marines,
Être moussée d'écume...
Elle aurait eu une belle vie,
Une belle vie courte,
Et la mort infinie,
À en couper le souffle...
Elle aurait voulu vivre plus longtemps,
Plus longtemps pour parler de la beauté des autres,
Les autres - ce seul dieu sur terre,
Les autres qui sont aussi minuscules,
Que les gouttes de rosée,
Qui sont aussi éphémères,
Que les mots d'amour,
Les mots d'amour qu'elle aurait voulu d'entendre,
Mais elle n'avait rien dit,
Son père restait silencieux,
À l'écart, dans l'ombre...
Elle aurait eu une belle vie,
Plus belle que tout autre membre de cette famille désertée
Aux quatre coins du désespoir...
Et tout cela n'aurait pas été si important,
S'ils n'avaient pas perdu leur joie de vivre,
S'ils avaient parlé avec douceur,

Car tout ce qu'ils voulaient savoir,
C'était des nouvelles du front,
Et elle aurait pu leur dire que la guerre est finie
Depuis belle lurette,
Mais une autre a semblé commencer entre-temps...
Quoi dire alors à ces assoiffés de paix ?
Elle n'avait pas compris le message du rêve,
Elle n'avait pas saisi le sens des images
Et la mémoire de son parcours d'enfance
Semblait devenir si lourde
Qu'elle l'aurait tirée jusqu'au fond,
Et au-dessous de ce fond, ce fond de l'origine
Elle aurait enfin trouvé le pont de la Chine
Qui mène sur la montagne de l'ivresse,
De laquelle elle aurait vu son double émerger de la vieillesse
Et qui aurait voulu l'embrasser,
Mais elle a détourné son visage,
Et a pris l'appel qui venait de loin et ravivait sa mémoire...
Oui, il fallait vivre là, comme un chien ou un prince
Pour tisser les trajets,
Les nouveaux horizons d'errance,
Et pêcher les poissons-lanternes,
Se nourrir de leurs fastes lumières
Et les relâcher sur la terre...
C'est comme cela qu'on vit, désormais,
La belle vie étendue
Sur une place publique,
Dans une chambre merdique,
Dans un lit inconnu...

Padam, Padam, Padam

Comme Virginia Woolf sur le quai de la gare,
Je veux me promener dans les rues de ma ville,
Padam, Padam, Padam,
Tu es devenue si chère à mon âme,
Que j'aurais voulu la vendre pour toi, si quelqu'un la voulait...
Padam, Padam, Padam,
Habillée de la peau de la bête,
Je parcours la nuit étoilée,
La constellation "Mélancolie" est mon foyer sur la carte natale,
La maison d'un chiffre à l'envers,
Le reflet dans mes yeux des pensées futiles...
Peindre était plus simple qu'écrire,
Se taire était plus aisé que mourir,
Pleurer était plus doux que sourire,
Rester était plus fou que partir...
Alors je reste et je passe,
De main en main, comme une figurine,
La danseuse en tutu de résine...
La matière qui nous entoure a appris à respirer...
Padam, Padam, Padam,
La meilleure danse du monde est la danse immobile,
Mais toi, ma ville solennelle,
La ville des rêves en sourdine,
Le musée du grotesque ou du sublime,
Tu tournes dans le sens des aiguilles
Tu soulèves tes robes de bitume,
Tu retournes tes routes et tes ponts,
Tu grandis comme une masse étoilée,
Et tu inondes le ciel...

Qui aurait été si vide et si stérile sans ton cadran démesuré...
Padam, Padam, Padam,
Je suis aussi libérée que toi,
Les histoires d'argent ne comptent pas,
Les histoires de violence et de rupture ne comptent pas,
Les histoires de déception et de mésaventure ne comptent pas,
Les histoires de solitude et d'aliénation ne comptent pas !
Padam, Padam, Padam,
Mon visage se polît et noircit avec la marche du temps,
Mon corps sèche et se dévisse de son socle,
L'âge des choses ne me fait pas peur, seulement leur essence...
Le printemps revient dans la pluie,
Dans la renaissance des esprits,
Dans le berceau du chat du Bengale
Padam, Padam, Padam,
Je plonge mes mains dans la terre,
Et je souris à l'idée des racines,
Mon visage s'ouvre comme une porte
Et les anges sortent pour une promenade,
Une simple promenade en amoureux,
Main dans la main,
Sur les quais de la Seine,
Elle coule depuis si longtemps que personne ne s'interroge où elle va,
Et pour quelle raison
Et je brûle depuis si longtemps,
Que personne ne me demande
Quel est mon désir ?
Padam, Padam, Padam,
J'ai reçu l'héritage de tes livres,
Je pourrai trouver toutes les réponses,

Mais mon cœur chavire,
Certaines choses doivent rester intactes,
Certaines personnes doivent rester immortelles,
Pour que l'humanité avance
Dans le bruit de ses actes,
Dans le silence qui résonne...

Chaï, Chaï, Chaï

Hurlent les vendeurs dans un petit train indien, arrêté sur les rails,
Qui mène à Bodhgaya...
Assoupie dans son châle, la jeune fille se redresse sur sa couchette...
Les fenêtres sont blindées, les ventilateurs s'arrêtent,
Une dizaine d'yeux affamés se posent sur son visage...
Elle sourit d'un sourire d'enfant
Qui porte un autre enfant,
(Pour le moment tout à fait minuscule,
Mais elle sait reconnaître sa présence)...
C'est son premier véritable voyage,
Elle entend la respiration de la jungle,
Elle sent ses racines plonger dans cette terre,
Elle espère la saison des pluies,
Comme tous les hommes et toutes les bêtes,
Comme toutes les feuilles vertes,
Comme toutes les peaux desséchées...

Un arrêt dans l'interminable nuit,
Tous les recoins sont remplis d'êtres,
Chacun dans ses pensées, chacun dans ses ancêtres...
Quelqu'un fleurit dans cette foule,
À l'intérieur de son ventre,
Une déesse verte sourit,
Et la foule soupire...

Le train redémarre dans la nuit éternelle,
Les mains charitables l'enlacent et la serrent -
Un ami inconnu drôle et léger la rassure :
Ici c'est la terre des nomades,

Tu es rentrée chez toi pour une nouvelle vie,
Ici c'est le miroir de l'âme,
Elle te renvoie ce que tu as figé,
Te déforme telle que tu le voulais,
T'anéantit comme tu le rêvais...
C'est un voyage à l'abandon...

Elle regarde au travers d'une fissure
Le brouillard qui s'allonge sur les cités des dieux morts,
Elle regarde le bois de santal rassemblé pour les sépultures,
Au bord du Gange, sur les marches de Bénarès,
Elle regarde dans les yeux de ceux qui attendent la délivrance
Dans le fleuve de couleur de Chaï,
La descente dans le nouveau monde,
La montée dans le ciel ancestral,
Elle regarde dans les yeux des enfants,
Nus comme les vers et noirs comme la poussière,
Elle regarde les corps des intouchables,
Mutilés par la haine,
Elle regarde les visages des femmes d'une beauté sans mesure
Et les seins remplis de lait,
Et elle tend sa main pour acheter un peu de Chaï,
Mais les vendeurs nocturnes sont descendus du train,
Et elle n'a plus rien à boire...
Elle distribue ses pièces
Et embrasse les lèvres inconnues...

Le train avait fait marche arrière -
Quelqu'un avait déposé une bombe sur les rails...

Petite souris

Cette nuit j'ai attrapé une petite souris,
Je l'ai prise par la queue,
Je l'ai mise dans ma main...
Elle avait le visage d'un ami,
Désiré autrefois,
Bottes de cuir, veste de velours,
Dans les bois
Je lui ai donné un rendez-vous à deux pas...
Mais la petite souris est partie,
Glissée dans un trou...
J'aurai voulu traverser ses couloirs-vaudou,
J'aurai voulu voir la famille des souris,
Et le petit souriceau qui meurt dans le berceau...
Tout le monde s'en moque,
La petite souris n'est pas un agneau,
La petite souris ne vaut pas grand-chose,
D'autant moins le petit souriceau,
Qui n'a pas de nom et qui meurt de faim...
La petite souris cache bien les choses,
Tellement bien qu'elle les oublie et elle s'en va,
Elle retourne alors dans mes mains,
Se confond en excuses...
Dans ses petits yeux je ne vois que l'effroi,
C'est stupide, lui dis-je,
Je ne suis pas une muse,
Je ne suis pas une sainte,
Je suis née du désir,
Je suis faite du plaisir,
Et je meurs de faim,

Et je meurs de soif,
Et toi tu ne m'as rien apporté,
Tu ne m'as rien appris,
Je ne sais pas chasser,
Je ne sais pas saisir les instants de la vie...
Mon nez saigne d'insoutenable insomnie,
Je rêve les yeux ouverts mon agonie...
Et la petite souris me sourit,
Et me dit : ma petite chérie,
Je ne t'ai pas choisie,
Tu es tombée dans mon lit,
Et tu as été si grande
Que mon monde ne t'aurait pas suffi,
Je ne t'ai pas voulue,
Mais tu as rempli toute ma vie !
Et je n'ai fait que des aller-retours dans mon trou,
Maintenant, laisse-moi partir d'où je viens,
Avec un petit morceau pour le souriceau,
Qui n'a pas vécu, et dis-moi adieu,
Je ne suis plus ton parent,
Je ne suis plus ton ami,
Je suis une petite souris,
Et toi, tu es un serpent !

Impressionnisme affectif

Qu'est-ce qu'est l'impressionnisme affectif qui a besoin de la lumière,
La lumière par intermittence qui projette quelques images
Sur la rétine sans repères,
Sans poids et sans masse ?
Les photons ont besoin de se répandre,
Éjaculation précoce de Dali,
Éjaculation du bleu de Klein,
Qu'est-ce que c'est ?
Pour continuer de vivre,
Pour continuer de respirer,
Pour continuer de se justifier,
Ne jamais perdre le fil,
Ne jamais arrêter de rassembler les mots,
Dans le temps qui est tel une impasse,
Qui ouvre sa bouche aux rats du désert,
Et vibre dans le mouvement des locomotives,
Des TGV et des fusées de l'espace,
Dans la réaction nucléaire,
La fusion temporaire,
Le frottement moléculaire,
La réalité qui respire,
Le souffle qui a besoin de l'espace,
Le corps qui se noie,
L'esprit qui flamboie,
Immolation – pour acte de rébellion,
La poésie – pour acte de résistance ?
Le silence – pour l'instant de la mort,
La mort, ce doux chat noir,
Qui traverse la route,

Hypnotisé par les lumières de tes yeux,
Les grands yeux perchés dans l'atmosphère,
Faut-il réfléchir autant ?
Au-dessous de la surface réfléchissante,
Il y a une autre lumière,
Une lumière des éjaculateurs d'espace,
La fontaine des obsédés,
La source des fous sages,
La matrice des images
Et à l'intérieur de cette matrice,
Il y a une étoile,
Une étoile qui appelle d'autres étoiles
Et produit un son de ténèbres,
L'encre noire qui coule sur la carte,
L'encre pure des nuits des poètes,
Dans laquelle se noient les fidèles,
Dans laquelle s'écroulent les royaumes,
Pour laquelle meurent les rebelles,
Sur laquelle fleurissent les lotus,
Incroyable mare des fœtus,
Impensable baume des martyrs...
Dans ta tête il y a des empires,
Dans ton cœur il y a des vampires,
Dans tes yeux il y a des vautours,
Dans ton sexe il y a de l'oxygène...
J'ai rempli mes mains de l'amour,
Et je bois tout mon soûl l'élixir de ton être,
Je remplis ma bouche de lumière
Et je bouffe, comme un ver de terre,
L'espace intersidéral.

Que le monde coule au travers de tes yeux,
Que le monde s'agite au travers de ton corps,
Que l'univers s'anime au travers de ta voix
Que la douleur évacue
De tous tes orifices...
Les papiers peints de ton débarras,
Se déchirent dans ton sacrifice,
Le sacrifice de la maison hantée
De ton propre esprit...
Courir au loin, au plus loin,
Trouver l'oncle d'Amérique,
Pour vendre l'uniforme des années folles,
Pioché dans le grenier des fanatiques,
Le livre des récits graphiques,
Après l'exécution des artistes,
Les pays ont aussi leur durée d'existence,
Le mien est mort avant sa naissance,
Je suis sortie de son corps rigide,
Je me suis transformée en luciole,
Une minuscule lumière qui s'est envolée dans le vide,
Qui m'a prise dans son ample manteau troué,
Je me suis affolée,
Je suis devenue folle,
Je suis devenu vierge,
Je suis devenue belle,
Je suis devenue un cierge,
Par amour,
La balle a été payée d'avance,
La révolution n'a jamais eu lieu,

La république a perdu sa place,
« Je suis venu pour vous dire adieu », –
A dit le Soleil à l'Espace...

Le bain mercuriel

Plongée dans le bain mercuriel,
Je plains la cause animale,
Je plane dans l'odeur de la fraise synthétique,
Je plains la cause des intouchables...
Quelle idiotie,
Je tisse mon nom au stylo jetable
Et je vénère la mémoire des poètes maudits...
Quelle idiotie,
Le ciel se retourne de tous les côtés
Une hémorragie de paroles
Et l'énergie des actes,
Un gâchis de bonne nourriture,
Bien que clonée et sans pépins !
La pastèque qui me regarde avec ses yeux crevés,
Est imbibée d'eau recyclée par le Coca-Cola,
La petite écolière sur le pont rose de l'Himalaya,
Fait encore l'auto-stop des vierges,
Son corps se décontracte enfin sur le siège d'autobus
De couleur arc-en-ciel, qui l'emmène dans le monde du progrès
Intersidéral...
Ah, Trungpa, pourquoi tu ne nous as pas tout dit ?
Pourquoi tu ne nous as pas dit à quel point tout cela était un
spectacle ?
Tu n'étais qu'un poète fou à l'ambition du Soleil-Levant,
Ton cerveau a explosé en vol,
C'est ce que tu as voulu ?
Le cerveau de ma mère est aussi parti en fumée,
Et le cœur de mon père a été dévoré par un poisson noir,
Il avait craché sur la table de verre,

Il ne l'avait pas reconnu comme tel...
La beauté de l'ignorance,
L'ignorance du bien-être illusoire,
Certes, mais si désirable,
Oh, je te crache sur ma table en bois de santal,
Et je te reconnais comme une pute des anges,
La renommée et la gloire,
Je vous jette dans ma belle assiette,
Et elle craque aussitôt et fait des éclats de larmes,
Celles que je n'ai pas versées,
Au-dessus de leurs tombes, toutes fraîches,
Car j'ai été loin et j'ai été lasse,
Lasse toujours de la même fête,
La fête des condamnés et des esclaves,
La veille de l'exécution...
Oh, tout cela n'était que des foutaises,
Tout cela n'était que des pensées dégueulasses,
Des prétendus philosophes et des prétendus poètes,
N'empêche qu'aujourd'hui, j'ai bien fait mon trou,
Dans le ciel et la terre, car c'est sans importance,
C'est un bel univers, c'est un instant brut,
C'est un silence du désert,
C'est un espace de vacances,
Les vacances peu ordinaires,
Les vacances sans but,
Où la mémoire se sidère,
Et la pensée se fracasse,
Sur les rochers sans âge,
Sur les dunes sans axe,
Qui avancent pour engloutir

La cabane des pêcheurs
Et leur butin de vers...
Je suis la plume d'un oiseau tombée dans la mer,
Je pourrai tout écrire sur les chemins migratoires,
Les géodésiques sont les chemins les plus directs pour quitter le
territoire ennemi,
Pourtant, il y a ceux qui obéissent à d'autres paramètres,
Les maux existentiels ne sont pas indiqués sur les cartes,
Pourtant, ce sont eux qui sont les dieux de la tempête,
Ce sont eux qui prêchent la vérité de nos êtres,
Les enfants égarés dans la nuit sans étoiles,
Nous sommes les plumes et les écailles,
Nous sommes les poils et les cornes,
Nous sommes la terre natale,
Nous sommes nés sous le signe de la Licorne
Ah, cet animal de guerre,
Cet animal de désordre,
Cet animal de la Mère,
Qui aime se distordre
Au travers des plaines et des paysages marins,
Au travers des belles femmes et des hommes de foi ;
Elle transperce leur corps pour les jeter en l'air,
Tout cela n'est qu'un jeu éphémère,
La vraie vie est ailleurs,
Mais il n'y a point d'oxygène...
Alors, nous en restons là, à baigner dans la soupe,
« Ah, qu'elle est bonne, qu'elle est bonne, cette blague ! »
Que ce Dieu nous bénisse,
Amen...

Un jour

Un jour ma fille m'a dit
Qu'on avait le droit d'être admirées pour ce que nous avons fait,
Pour ce que nous avons créé !
J'ai dit oui, car nous avons fait feu de tout bois,
Et nous avons brûlé de tous les choix,
Nous avons franchi les horizons
Et nous avons vu la mer,
Nous avons vu tout cela,
Nous avons aimé le vent,
Nous avons fait l'amour avec le vide,
Nous avons enfanté les étoiles,
Oui, j'ai dit oui, nous pouvons être aimées pour ce que nous sommes
et ce que nous serons,
Car ce n'est que le début du voyage,
Le voyage dans le cœur de l'amour,
Au travers des images défendues,
Au travers des visages oubliés,
Au travers des pensées interdites,
Au travers des visions inconnues,
Oui, je dis oui, nous pouvons être tuées !
Pour ce que nous faisons et pour ce que nous pensons faire
Dans ce monde à la merci de la pendule,
Dans cette réalité de brutes publicitaires,
On pourrait se faire massacrer, oui,
Mais l'on ne peut pas se taire !
Il y a quelque chose de plus fort
Que le confort pessimiste,
Que la chaleur du mensonge
Et la nourriture des hypocrites

Arrosée d'une bonne dose de cyanure...
Oui, je dis oui, nous pouvons être découvertes
Comme les terres nouvelles
Et les êtres hermaphrodites,
Car nous ne voulons pas de la guerre sexiste
Et de l'écrasement des races,
Nous pouvons changer de couleur
Comme une espèce de caméléon,
Nous pouvons vivre à notre guise
Dans n'importe quel espace libre...
Nous sommes des êtres de lumière,
Ça a été dit dans les livres !
Et nous pouvons disparaître, en faisant un arc en ciel
Et tomber comme de la pluie de pétales,
Nous sommes la nouvelle bohème,
Les va-nu-pieds de la Mère Isis,
Et les chasseurs d'Artémis,
Les chevaux échappés dans les prairies de grand air,
Qui dorment debout
Et rêvent la Voie Lactée,
Qui se donnent à boire,
Et qui se donnent à manger,
Qui se chantent des berceuses,
Et qui se tissent les tresses...
Oui, je dis oui, on peut être aimés les uns des autres
Comme des frères et des sœurs d'âme,
Une seule âme pour tout le monde,
Celle qui ne cesse de se renouveler...

Psyché

Montre-moi ton visage,
Le roi-mage
Sous l'arc de reconnaissance,
Je tombe, la tête en avant,
Pour observer le trésor,
Le narcisse, la fleur d'or
Tu existes alors en dehors des pages chinoises,
Et tu bouges tes rayons
Dociles aux vents intérieurs
Qui caressent ta surface,
Narcisse et Goldmund
L'archipel des steppes des loups,
L'archétype du jeune dieu,
Et du sage amoureux,
Du musicien des étoiles,
Le peintre de l'œil invisible,
L'écrivain à la tête d'ibis,
La lettre de l'âme,
Le chiffre de l'impossible,
L'équation de l'improbable,
Le calcul de l'absurde,
La lumière qui ouvre les portes scellées
De serments non tenus,
Tout cela est sans le moindre indice !
Au bord de ce vaste visage,
Aux yeux de planètes,
Et la bouche du passage...
Le voyage a été si long,
Si long que nous avons oublié,

Que le cœur est un port
D'un vaisseau ailé,
Un vaisseau aux voiles pourpres,
Qui flotte au-dessus des mers,
Et qui annonce la venue royale
Du premier être...
L'être de toutes les formes,
De tous les ancêtres,
Rassemblés dans le même espace,
Dans les vagues du pèlerinage...
Nous avons tellement changé,
Tels les martiens de Ray,
Que nos yeux sont devenus blancs,
Et nos peaux sont devenues rouges,
Sur le chemin le plus long,
Parsemé des images qui nous touchent,
Qui nous divisent et qui nous soustraient,
Qui nous éclatent et qui nous distraient,
Qui nous inondent et qui nous guérissent
De nos blessures de guerre...
Nous sommes venus de la fleur magique,
Et nous reviendrons en elle,
L'ange qui tient la clef de cette porte
N'a pas de visage,
Il n'est qu'une brillante silhouette
D'une ombre projetée sur le feu du présage
Du grand être...
Je te vois, je te vois
Dans une fraction de seconde,
Toute ma vie j'ai attendu le droit de passage,

Et je te donne mes pièces et mon phallus
Je suis une femme-animal
Je suis un animal-homme
Je te donne mes entrailles,
Et je glisse dans ce faible fœtus,
Le retour est le même que l'aller,
Le double sens sans artifices,
Vous avez tous voulu un fils,
Vous avez tous voulu Ulysse...
Mais moi, je suis venue au monde
Comme un esprit de forme ronde,
Je roule sur l'autoroute
A Rolling Stone du côté sombre,
La face cache de la Lune - Louve,
La tâche perdue dans la dune – fauve,
Je suis amie avec Amour,
Je suis sa femme, je suis son jour,
Et son miroir de la matrice
Dans lequel on tombe comme dans le précipice,
Je chante son nom,
Je bois son air,
Je vois sa face au bord des terres
Il est à moi, je suis à tout,
Je vois ses traces dans le ciel,
Je vois son arc, je vois ses flèches
Percer les yeux de vos détresses...
Dansons, dansons
Pour ses caresses,
Buvons, buvons à son retour !

Dune

Qu'est-ce qui t'agite ?

Moi-même !

C'est le chemin de la vie en dehors de l'histoire et du jugement,

En dehors de l'amour et du désespoir

Qu'est qui t'agite ?

Moi-même !

En dehors de mon âme à trois têtes,

De l'oiseau de feu, du lion et du serpent,

En dehors du désir d'appartenir ou de posséder,

En dehors de l'envie de découvrir ou d'être reconnu,

En dehors de la philosophie à sept portes,

Des hommes et des femmes aux visages d'anges,

En dehors de la musique et de son baume qui console,

En dehors de la thérapie de l'écriture et de ses notes pratiques,

En dehors de la photographie et de ses clichés translucides,

Les souvenirs des lieux de la vieille bohème,

En dehors de la dune parsemée d'yeux innombrables,

Les diamants des chevaux de course

Qui descendent du ciel des sphinx,

En dehors de l'air qui monte jusqu'au temps sans axe,

En dehors de la foudre qui tombe sur l'arbre de la génération,

Qui s'enflamme et brûle comme la dernière chandelle avant

l'exécution,

En dehors de la pluie qui flamboie sur ma peau blanche

Comme le sel de la terre,

En dehors du constat de crime

Suspendu sous les stèles de ceux qui savaient se taire,

En dehors des grêles qui ravagent les champs de mensonges

Dans l'ombre de la vérité,

En dehors du sable qui couvre les os de ceux qui ont fui leur brave
liberté,
En dehors de l'espace qui s'ouvre aux yeux des nouveaux nés,
En dehors de la foule qui coule d'arche en arche,
Des nouveaux Babylone et Nazareth,
En dehors de la vieille dame qui caresse le visage d'un enfant apeuré
Qui attend de se voir en homme,
En dehors de la vie qui se fait dans les ventres des jeunes voilées,
En dehors de tous les héritages brûlés,
En dehors de l'amour qui déploie ses ailes dans l'orage d'été,
En dehors du marché de la mare vivante,
Et la tasse de café noir avec un nuage de lait
Qui fait jour dans mon front,
En dehors de la maison qui respire
Et la pluie qui murmure les serments de la joie de vivre,
En dehors des étoiles qui meurent dans les reflets des vitres,
Et les échos qui parcourent les visages des vieux villageois
Face à leurs bois abattus,
En dehors du sentiment d'imposture qui coule dans mes veines
bleues,
En dehors de la voix de la dune qui s'élève au-dessus des cités
perdues,
Sous la vague immobile qui a le visage de Dieu...

“Quand l’enfant était enfant”

suite au poème de Peter Handke

Quand l’enfant était enfant,
Il y avait là une symétrie parfaite...
Le jardin parfait, les roses parfaites et les arbres parfaits...
Il n’y avait nulle place où partir,
Nulle place pour y arriver...
Quand l’enfant était enfant,
La maison avait une chaleur agréable,
Le lit était doux et l’eau du thé chantait sur le feu bleu,
Le soir était long et la nuit - éternelle,
Avant le lever du soleil des soleils...

Quand l’enfant était enfant,
L’amour avait de grandes ailes,
Il pouvait le porter jusqu’au chant des étoiles les plus éloignées,
Nul ne pouvait le briser ou provoquer sa chute,
Car il avait toujours sa place dans son cœur...

Quand l’enfant était enfant,
La couleur rouge n’était pas la couleur du sang,
C’était la couleur de la fête,
La couleur d’un moulin à vent qui emportait les chagrins,
Et les rêves des âmes qui n’avaient personne à qui parler...

Quand l’enfant était enfant,
La rivière, la forêt, et la montagne
Savaient lui parler des temps éloignés,
Où les êtres s’aimaient et n’avaient rien d’autre à donner que l’amour,

Et lorsque les larmes de bonheur séchaient sur leurs visages,
Ils avaient des étoiles sur leurs joues...

Quand l'enfant était enfant,
Il regardait souvent par la fenêtre l'orage
Et la pluie de ses jours, et leur faisait passer des messages
Pour ses maîtres, des sages,
Qui évitaient la boue...
Il leur disait : soyez sans crainte !
Il n'avait pas de mauvais présage,
Pas de chute de la Montagne des Vautours...
Il leur disait : soyez des humbles,
Soyez au rendez-vous !
Car la pureté est sans attentes,
Elle ne fait cadeau qu'aux plus fous !

Quand l'enfant était enfant,
Il n'était pas comme les autres,
Il pouvait pardonner les fautes,
Il pouvait libérer des sorts,
Il avait quelque chose de ces hôtes
Qui vous laissent leur maison
Et partent en très long voyage,
Au-delà des saisons,
Au-delà des années des façades qui perdent leurs couleurs,
Au-delà des amours égarées,
Et des blessures du fond,
Au-delà de la fatigue qui ceinture tous les troncs,
Et emmure les visages des rois,
Au-delà de la dernière sépulture,

Qu'il donne à tous ceux qui n'ont pas été là...

Et qui sont partis en exode...

Et qui ne reviendront pas...

L'oiseau sans ailes

Oiseau sans ailes, quelle que soit ta destination,
Cours, cours vers la sortie du tunnel,
Vers la vie à l'air libre,
En dehors de tes âmes-geôlières,
Dans les airs déserts,
Dans la nature pure...
Sors, sors de tes habits impropres des ruminations diurnes,
Plonge, plonge dans les nuages des songes,
Quand les paysages se dissolvent dans la lumière blanche,
Et la pluie frappe ton visage rajeuni,
La poupée de papier, tu ne prendras pas feu,
Origami de la réalité tangible,
Tu ne te froisseras pas...
Voici la nouvelle route aux portes du paradis,
Le printemps d'uniformes, le fleuve dispersé sous les ponts
multicolores...
Vas tout droit au-dessus du miroir des précipices,
La mémoire des artifices,
L'obsidienne du vase noire,
Le réceptacle de ton passé...
L'avenir se couche à tes pieds,
En ouvrant sa bouche audacieuse,
Être englouti est la même chose que grandir,
Cela permet de voir avec de nouveaux yeux
Des nouveaux espaces...
Si nous étions les étoiles,
Nous serions à l'origine de toute chose,
Le temps et la distance
Ne pourraient rien pour nous

Et notre lumière serait le présent imperceptible et insondable
Pour ceux qui ont perdu leurs ailes
Dans leur interminable quête du chemin de retour...
Comme l'amour est vaste et le désert est aride,
Tes mots seront entendus dans les cœurs fluides,
Et les premières gouttes de pluie éveilleront tes paupières...
Le bon chemin est celui où l'ombre marche à côté de la lumière,
Et ne tient pas à être reconnue ou bannie...
Elles marchent comme cela, à travers les nuages,
Ni le mal de mer, ni la peur du vide ne peuvent rien pour elles,
Et lorsqu'elles se séparent,
Elles échangent leurs habits
Et elles s'embrassent pour retourner au plus vite
Dans tes yeux égarés,
Sous tes ongles rocheux,
Dans ton antre de volupté,
Et se regardent grandir,
En marchant à l'envers,
Deux aiguilles du ciel immobile
Dans le courant éternel...

Sakura

Sakura, mon âme désolée,
Je ne t'ai pas assez vue, pas facilement aimée,
Je ne t'ai pas donné refuge sous mon cœur effréné...
Sakura, les choses parlent dans mon dos,
Les esprits emportés par le vent
M'insufflent ces mots d'amour...
Sakura, mon âme oubliée
J'ai perdu ma parole,
Et les souvenirs du nouveau-né
Dans le ciel sans couleur,
Dans la mer sans saveur...
Tout cela était un seul trait,
Un trait infiniment long,
Et tout le reste était important,
Plus important que jamais...
Et ce jamais n'avait pas de visage,
En tout cas, pas de visage fermé,
Il n'y avait que du bonheur
Dans sa beauté fêlée...
Sans elle la sagesse de la mort
Ne pouvait pas exister...

Quelle est cette âme qui se fond sans douleur
Dans le paysage de la nuit ?
Quel est cet arbre qui murmure aux aurores
Les souvenirs de la pluie ?

L'innocence...

L'horizon réfléchit,
L'horizon se déclenche,
Avant et arrière,
Dans le sens du non-sens,
Quel est ton nom ? L'inconnu ?
Le nouveau-né ?
D'où viens-tu, l'évidence ?
J'ai longtemps attendu la réponse,
J'ai longtemps attendu le visage,
Mon visage reflété dans le ciel...
J'ai longtemps attendu l'irruption
Du fluide éternel,
J'ai longtemps attendu la joie,
Celle des profondeurs,
J'ai longtemps attendu à la porte de mon cœur...
Quelle image dans les yeux inversés ?
Quel ancrage dans les sols irréels ?
Le sourire est caché dans l'espace de transe
Le rocher s'éternise,
Et l'amour s'écoule,
Et la danse perdure,
Elle ne s'est jamais arrêtée,
De l'enfance à l'âge du recul,
Elle persiste dans les êtres,
Dans le jeu d'influences,
Les reflets sur la terre,
Dans la jungle des mouvements,
Dans le cri du silence,
La vision du fond,

Elle absorbe les distances,
Le Tao-matador,
L'amour de la renaissance,
Le pont des arts
Et la coupe d'or,
Elle brûle les lèvres
D'un baiser d'innocence
Et franchit les barrages
De l'inconcevable fleur...

Faiseur de pluie I

Je marche sur les sentiers interdits,
Je vois les yeux d'Œdipe,
Dans ses yeux les champs de batailles,
Et les membres perdus dans les terres arides,
Dans ces teintes bleues,
Les tissus pliés et salis,
Je vois sa souffrance maudite,
Et son âme défaite...
La faiseuse de pluie,
Je convoque la tempête,
Voilà, mon papa,
La verdure envahit tes fenêtres
Et remplit tout ce débarras...
Voilà, à nouveau tes yeux verts,
Je te rends, je te rends ce que tu t'es ôté !
Regarde le ciel et la terre,
Regarde la plage et la mer,
Laisse tes vêtements usés
Et plonge dans les vagues immortelles,
Tu seras à présent mon ange des prophètes,
Mon baiser des songes,
ATEMPOREL...

Atoum

Atoum, Atoum,
Je te porterai, je suis le dragon de conscience
Je te porterai, je te donnerai les forces de résistance !
Le sacré profané va fleurir dans tes yeux,
Car le printemps est venu des cieux !
Quel bonheur a semé ce désastre ?
Quel désastre a guéri ton deuil ?
Je chevauche les courants d'espérance,
Et j'écoute les oiseaux d'éclairs,
Qui m'émeuvent au point du mystère ?
L'ombre blanche, le caillou qui pèse la mort,
Sur la balance des manigances,
Sous le glaive du « couper net »,
Ma toile, mon étoile, est remplie de sang,
D'eau et de lait,
Que je connais de fond en comble
Dans le brouillard du double,
Tu m'aimes, mais je ne te connais pas,
Je suis la parole des sourds,
Et les yeux des muets,
Je suis la coupe de vers,
Pleine à craquer, à déverser ma salive
Dans les bouches ouvertes,
À donner mon souffle
Aux corps immobiles,
Pour qu'ils aient une vie meilleure
Et la mort méritée !
Toutes ces demeures,
Les maisons vides

Doivent prendre feu,
Le feu intégral,
Le feu imaginal,
Le feu bluet,
Et laisser la place vide
À ce qui se pense,
À ce qui se dévoile,
À ce qui se danse,
Dans un geste banal...
La table s'enfonce
Dans les dunes dorées,
Les chaises se brisent
Sous le point du non-né,
Je marche comme j'épuise l'eau de mon puits,
Je sors dans la rue,
Et j'oublie mon salut,
L'armée des âmes-sœurs,
Les bataillons de frères d'armes
Je vous tourne le dos,
Je m'en vais dans la vie !
Dans cette vie, la grande dame,
Où je me rends dans l'oubli,
Et je perds la tête,
Il ne me reste que mon cœur,
Qui ressent sans connaître,
Qui absorbe sans rancœur
Toute cette ombre qui se fait le vin des poètes,
Toute cette mort qui se fait vin d'honneur.

L'œuvre

En vacances d'immortels
L'œuvre se crée d'elle-même
Elle appelle les supports et le cadre,
Choisit ses couleurs et ses sens,
Elle suit une marche circulaire,
Elle se dévêt des conventions,
Et se métamorphose dans tous les domaines...
Sais-tu la reconnaître dans le ciel, l'eau, le feu et la terre ?
Ses multiples visages dans le labyrinthe des vignes :
Le goût, le sentiment, la pensée et l'inspiration...
Elle est partout et elle te guide...
Mais où – diras-tu – irons-nous à la fin ?
Quel but ? Quel mérite ?
Elle te dira qu'il n'y en a pas...
C'est sans fin et sans le moindre profit...
La marche circulaire de la vie,
Qui crée depuis son point d'amour,
Et se poursuit à l'infini
Jusqu'à t'inscrire dans son tour...

Œuvre

Tabou

Quand j'ai perdu la foi,
Je suis restée seule sur les carrelages,
Je suis restée seule, comme cela, sans toi, sans foi, ni loi,
J'ai perdu ma voie,
J'ai franchi mes limites,
J'ai blanchi mes draps,
J'ai enterré mon souffle
Au fond de ce vaste carnage,
Sous la peau rouge...
J'ai crié ton nom,
J'ai murmuré ton secret,
Celui qui se fond dans ma gorge,
Le secret de l'existence,
L'existence du secret,
L'ange déchu sous ma peau farouche,
La foi perdue était prévue
Et prévisible comme l'abîme de Moira...
Les ombres errantes,
Qui sentent le feu,
Me chantent la gloire :
« Avez-vous déjà aimé ? »
« Oui, le père de mon fils... »
Marie n'a rien pu faire contre son crucifix,
Elle aussi avait sangloté longtemps,
Elle aussi avait avalé le feu du glaive,
Savait-t-elle d'avance ?
L'ascension recommence
Tous les ans au mois de mai...
Je ne cherche plus de réponses...

« Avez-vous déjà été morte ? »

« Oui, toutes les nuits et tous les matins, à l'aube... »

« Avez-vous déjà été ressuscitée ? »

« Je ne sais pas, mais je suis sortie de la tombe, lorsque je suis née,

Lorsque j'ai couru au-delà des frontières de la terre

Jusqu'à la pointe de la mer...

Lorsque je suis sortie de ce trou... »

J'ai survécu à la nuit des ténèbres,

Je survivrai au tabou...

Sept branches d'amour

Sept branches d'amour
Autour d'une graine de jour,
D'une plante qui grimpe jusqu'au ciel,
La plante qui se porte volontaire
De libérer le cours du temps
Et les visages de la terre,
Sortie du four, sortie de la mer,
Dans l'atmosphère du retour
À l'origine de la danse
Autour du soi,
Autour de la sphère,
Et de la fontaine de jouvence...
Sortie d'une croix en obsidienne,
Du crâne orné de l'abstinence,
Je me la donne pour toute la vie,
Je cherche mon ombre dans la nuit,
Je sors aussi légère qu'une plume,
D'un ornement précieux de la parure rituelle...
Je fais partie du cercle du mystère,
Ah, je danse avec les loups,
J'embrasse les vipères...
Je suis de la tribu,
La femme – médecine-man,
Sur ma jument mouchetée,
La revenante solitaire
De mon enfance perdue,
Aux yeux ensanglantés...

Si aujourd'hui j'arrête d'écrire

Que va-t-il m'arriver ?

Si aujourd'hui je ne projette plus mon ombre sur la Lune

Et mon âme sur vos yeux,

Que va-t-il m'arriver ?

Si aujourd'hui j'aime votre sourire,

J'aime l'amour pour l'amour de ses propres sujets,

J'aime encore me promettre le monde,

Ou la tête ronde sur un plateau d'argent,

J'aime encore me croire féconde

Et écrire les ragots,

J'aime recevoir les mots ivres

Battre les maux,

Mais si aujourd'hui je me faisais justice,

Je me donnerai à la faux...

La marmite bouillonne et le temps volatile voltige,

La cloche sonne et les branches se brisent,

L'orage passe sans toucher mon front,

Et mes paupières violettes brillent dans les rayons discrets

De l'astre couché...

Si aujourd'hui j'arrêtais de boire l'alcool des vieux poètes,

De recracher les billes du poison de la vie,

De la vie si bête,

De la vie désuète,

Qui va sans fin dans les eaux vives,

Et qui revient vêtue de rouge

Avec une bague au rubis,

Le glaive qui coupe le fil

Et qui ne bouge

Que lorsque l'on respire comme le poisson du Nil,
Qui monte vers l'embouchure, et qui dépose ses œufs
Sur les dalles des dieux des crocodiles,
Et lorsque l'un éclot,
Un arbre sort de mon nombril...
Comme je suis lasse,
Oh, je suis lasse
De me vider de toutes mes forces,
Le voir pousser dans l'avenir,
Et me tenir étroite et immobile,
Adroite dans mon tombeau
À quatre portes, les quatre murs en or,
Et me tenir à mon honneur,
Et ma petite promesse d'antan
Jamais abandonner mon nom,
Jamais abandonner mon camp,
Jamais abandonner mon âme,
Au fond du puits des larmes des démons...

Je ne suis pas leur mère,
Je ne suis pas leur femme,
Je suis une chuchoteuse du sang,
Charmeuse du vieux serpent de la terre...

Si mon amour pouvait se contenir dans mon chemin,
Je serais immortelle,
Si ma mort pouvait se manifester dans mon visage,
Je serais ivre,
Ivre de vie, et ivre d'amour,
Mais rien n'est comme j'aurais voulu,
La descente s'est déroulée vers le fond,
C'est la rue de mon parc,
Je suis toujours revenue là, en rêve,
Toujours face à la mer et le ciel infini,
Investi d'êtres en forme de sphère...
Je me suis toujours demandé :
« Mais qu'est-ce que j'attends, d'année en année,
Sans bateau et sans ailes ? »
J'ai vu les merveilles de ces terres,
J'ai vu les couchers du soleil,
J'ai tellement vu le monde
Que j'ai perdu mon visage,
Au-travers des âges, dans la ronde des nuits et des jours
D'abandon...
J'ai tellement hurlé la douleur,
Que j'ai perdu ma voix,
Ma voix ronde,
Ma voix d'ange,
Et mes cheveux ont perdu leur couleur,
J'ai été là, le maître et l'esclave,
Tellement longtemps,
Tellement sans espoir,
J'ai été là, à attendre sans cesse,

Attendre encore et encore,
Que l'amour vienne,
Que la rivière rouge m'emmène dans son lit...
Et maintenant, je suis assoupie,
Dans le deuil de moi-même,
Je noircis les pages de poèmes...
Si avant je croyais que cela avait un sens et un but,
Je me suis méprise,
Cela n'avait rien à voir avec la fin,
Ni le sens,
Ni le temps...
Ah, la douleur de la création,
Ah, la douleur de l'inconnu,
Je suis ton cheval et ta fusée à réaction
Je suis mon propre ennemi...
Qui parle autant dans mon ventre et mon cœur ?
Les larmes du fond, les larmes du destin...
Qui ont abattu les bois, qui ont détruit les nids
Des oiseaux qui ne s'envoleront pas
Au-dessus de leurs rivières dégarnies,
Au-dessus de leurs champs brûlés,
Au-dessus de nos os fêlés...
La maladie de la gnose,
La maladie de la sclérose,
La maladie - la traîtresse de la fratrie de foutaise...
Où va-t-on, ainsi, les bras croisés,
Où va-t-on, ainsi, les pieds en sang ?
Que cherche-t-on au fond de l'eau des puits,
Où l'on se voit, visage en feu,
À la tombée de la nuit ?

L'océan

Océan, tu effaceras toutes les braises,
Toutes les fournaises de mon agonie,
Toutes les ombres errantes sans vie,
Tous les rêves repêchés dans les toiles d'araignée,
Tous les membres touchés par la balle, en ricochet...
Océan, tu effaceras tout ce que nous avons perdu,
Tout ce que nous n'avons pas eu,
Tout ce que nous avons oublié,
Les visages solitaires et leurs rides cabossées,
Et leurs yeux qui fixent le point de fuite du mystère,
Le souvenir de l'amour rejeté,
Le son de l'eau amère,
Le bruit des vagues salées...
Tu effaceras la terre et ses chemins brisés,
Sur leurs mains qui tremblent et leurs pieds qui saignent,
Sur leur voies insensées...
Océan, tu effaceras toute cette misère humaine,
Dans laquelle les oiseaux s'enlisent,
Tu recouvriras tous les dormeurs et tous les éveillés,
Tu monteras jusqu'à la plus haute montagne et son pic le plus saillant,
Tu submergeras tous ces drapeaux abîmés...
Que dire ?
Tu iras jusqu'à recouvrir le Soleil et la Lune,
Avec leurs yeux rivés sur cette planète,
Tu iras jusqu'à recouvrir tous les dieux de la Voie Lactée...
Alors, nous, qui sommes les témoins de ces noces crépusculaires,
Nous, qui gardons les idées claires,
Nous, qui portons la lanterne de la conscience,
Le flambeau de la connaissance,

Nous avons la nostalgie du Nouveau Monde,
Celui qui survivra dans nos ventres,
Et qui nous donnera à *l'autre* dans sa forme originelle,
Et qui nous amènera dans le temple
De la vie sans oxygène,
Où nous déposerons nos armes,
Où nous déposerons nos peines,
Dans l'athanor des Pères,
Qui transforme les vieillards en enfants,
Et les maladies en révélations,
Les malédictions en bénédictions,
Et les morts-vivants en colombes de Moïse,
Les épaves en bateaux,
Les déchets en maisons,
Et le poison en nouveau sang de rubis,
Et la haine en la fontaine sans nom,
Au liquide plus fin que l'eau,
La fontaine de la résurrection,
Qui descend vers les profondeurs,
Et fait surgir de la nouvelle terre,
La terre du feu bleu,
Cet enfant qui sourit à sa mère...

Les enfants de la Lune

Le vent a soufflé sur les nuques des enfants de la Lune
Et la lumière blanche est descendue dans leurs yeux...
Ça a été si rapide, et la douleur, si aigüe...
Quelle sorte de vibration terrestre appelle-t-on le crime,
Le carnage et l'abomination ?
Quelle sorte de vibration appelle-t-on la torture et le lavage du
cerveau ?
J'aurais aimé que mes peines soient les seules au monde,
Le monde brisé en mille morceaux,
Au-dessus des trois cornues invisibles...
L'Individuel et le Commun,
La tribu et la commune,
La communion et la vie sauve,
La vie sauve au-delà de la terre,
Au-delà du temps des mesures,
Et de la démesure de la banque qui fond...
S'accrocher encore, car on ne sait pas de quoi la vie est faite,
Mais qui se souviendra du temps de la chasse et du temps des poètes ?
Le cheval s'est approché de moi de lui-même,
Et sa nature sauvage a résonné dans la mienne...
Regarde cette merveilleuse colline,
Regarde ces merveilleux rochers,
Et les gigantesques vautours,
Et les serpents cachés,
As-tu toujours mal aux yeux ?
As-tu mal au ventre ?
Tu rampes sur le sol,
Alors que ton âme galope,
Quel sort malheureux et chanceux à la fois...

Sous le ciel bleu-azur,
Indifférent, mais tolérant à toutes les lois,
La montagne-père,
Et l'océan-mère,
Vous êtes si beaux dans mes bras,
La vision s'élargit
Dans le calme pesant,
Je connais ce présent,
Je connais ce futur,
Mon cheval, mon pottok,
Montre-moi le chemin d'aventure,
J'entends derrière moi le bruit des sabots,
Voilà, ton amour, voilà ta paire,
Ensemble, vous suivez vos instincts,
Qui vous sortent des cratères,
Par-delà vos traces, il y a de la lumière !
Je vous suis et je rêve ma tribu millénaire,
Je vous aime et je vous embrasse,
Les enfants de la Lune...
Un jour je serai le vent qui soufflera dans les dunes,
Qui chantera des histoires démentes,
Qui gravera des signes dans les rocs,
Qui sera libre de se lover autour de vos corps incroyables,
Et de vos yeux immaculés,
Et de vous porter un peu d'amertume
Dans le sucre de mon lait...

L'œil de Chorus

L'œil du vide,
Le regard de l'invisible
Sur l'uniforme,
Dans mon orbite noire
Il n'y a plus de fond,
Que le temps sensible,
Le temps de la mémoire,
La mémoire double,
Le double-absent,
Le monstre brûlé,
L'ange nourrissant
De sa propre chair
Ceux qu'il chérit,
Ceux qu'il admire,
Et ceux dont il a peur...
La peur de la trahison de ceux que l'on a vu partir...
L'ombre sur le sol
Ne bouge plus de son cercle,
Et de son ellipse
Qui s'insèrent
L'un dans l'autre,
Et frottent leurs rouages pour supporter le monde,
Pour soutenir son *autre*...
L'œil de précision,
L'œil d'accommodation,
L'œil qui craint d'être vu,
L'œil de l'évolution...
Tu crois sans être cru,
Tu aimes sans être aimé,

Et l'espace que tu occupes, est l'espace de l'éternité...
Lorsque l'enveloppe se dissout,
Il y a toujours cette vision du miroir,
Il y a toujours cette crainte du face-à-face avec le doute...
Se regarder ainsi est si silencieux et anonyme,
Si discret et impondérable,
Que toi-même, tu finis par te dissoudre dans le paysage,
Et te faire oublier,
Comme si tu flottais dans la nature sans âge,
Sans poids et sans forme,
Comme si tu te contentais de la pénombre, sans te plaindre,
Comme si ta présence était imperceptible...
Mais il en est tout autrement
Dans le miroir de l'âme,
Elle ne ment pas à celui qui la regarde,
Même à celui qui la ravage,
Sans connaître la porte de sortie de ses catacombes,
Sans pouvoir réparer les dommages,
Sans retenir l'inspiration, et sans ressentir la douleur dans la cage,
Aussi transparente que le vide,
Aussi délicate que l'existence,
Aussi incertaine que nos retrouvailles...
Pourquoi, pourquoi fais-je cette ascension brutale ?
Pourquoi, pourquoi deviens-je outil de l'observation
D'un œil qui fixe son propre vide intersidéral,
Et qui pleure et qui rit du destin des étoiles ?

La muse

Quand la vie s'estompe,
Le vent soulève le rire,
Et les ombres en mouvement,
Dans une harmonie insensée,
Le bruit des bois grinçants,
Le bruit des pas,
Le son des voix...
L'imitation du Christ,
Limitation de la vitesse,
La clef de voute du temple en feu,
Rester en vie, envers et contre tout,
Mais être triste,
Fidèle au rendez-vous d'Artiste
Avec la muse rouillée,
Mais qui réchauffe le cœur,
La peine perdue du paradis terrestre,
La vie volée des hommes déshérités,
Des femmes déshonorées,
Et des enfants vieilliss...
Sous le poids de la pierre bannie,
Sous le regard du père éblouissant,
Soleil naissant dans les déserts enfouis,
Dans les confins des nuits,
Dans le sacré du vent,
Pourquoi m'enivres-tu
De tes afflux mélancoliques,
Dans les palais d'élite,
Dans les affuts des filles des loups,
Dans les jardins d'iris,

Dans l'amertume de l'éclipse,
Dans les marchés d'esclaves,
Et les maisons des fous ?
Marcher ainsi,
Au-travers des hautes herbes,
Au-travers des eaux vertes,
Les pieds dans la boue,
Guérir ainsi les traces des éclats de verre,
Des vérités sur les tabous...
Le chemin qui reprend est le chemin de l'imaginaire,
Et celui qui regarde sans cligner des yeux,
Le chemin de croix, le chemin qui s'enterre
Et qui se noie,
Avant de s'éteindre dans le feu,
Et monter dans les airs,
Telle l'aurore boréale,
Jamais souillée de la moindre plaie...

Mon bel amour,
La main de la destinée,
Amène-moi au loin,
Encore plus loin,
Que ce désert...

Couper, couper la tête au père et la mère !
Le faucheur de la chair,
Le lamineur de la tempête,
Couper, couper leurs membres,
Leurs mains et leurs pieds
Et danser dans le vent avec leurs ombres
Sur les collines d'une nuit d'été !
L'été à Paris, sous les arbres centenaires,
Qui ont vu toutes les pluies,
Qui ont vu toutes les misères,
Qui ont fait un abri
Aux amoureux de tous les pays,
Qui ont couvert les visages du Soleil et de Saturne,
De Mars et de Mercure,
Et qui ont laissé passer les reflets de la Lune,
Une Lune étincelante,
Une magnifique Lune,
Le visage de la confiance,
Du retour de l'enfance,
Et de ses sentiers d'amertume,
Du goût de métal,
De la chaleur de la bohème,
Du charbon du train avec ses couchettes,
Du royaume perdu des rêves d'amour
Et de l'âme animale projetée sur le mur,
Du visage amical qui sourit de sa cachette,
Du geste mondial d'appuyer sur la gâchette,
De la longue, longue nuit, sans bruit, ni silence,
Sans images, ni l'idée univoque,

Dans ce mouvement de transe,
Dans le toucher des muses
Aux multiples visages,
Dans le vent qui murmure les noms disparus de la terre,
Qui vivent dans les reflets de l'espace,
Dans les fractales de la mère,
Dans les vertus des plantes médicinales,
Dans la salive des plantes carnivores,
Dans les vertèbres des jours difformes,
Dans l'agonie de soif suicidaire,
Lorsque le sol appelle,
La violence balaye toutes les demeures,
Ce pauvre être caché, et accroché à son petit cœur,
Attend et ne fait rien du temps,
Qui coule dans la nature circulaire,
Et qui revient toujours au-dessous des puits,
Surgit dans leurs orbites d'infini,
Telles des fontaines d'eau bénie,
Tels des adieux à un passé maudit...

Tout fout le camp

en réponse au poème de Mouloudji.

Oui,
« Tout fout le camp »,
L'orchestre se meurt,
Il ne reste qu'une harmonie du soir,
Et le soleil couchant, à l'agonie, se fige...

« Tout fout le camp »,
Comme meurt le cerf,
Comme meurt la biche,
Le voir de front,
Le voir entre quatre yeux,
C'est mieux que fuir dans les vestiges...

Et cet amour,
Pour lequel tout meurt ?
Et ce vertige ?

« Tout fout le camp »,
Il ne reste que des remords,
Et puis, plus rien,
Et tout se fige...

Et cette mort,
Pour laquelle tout vit,
Tout s'embellit
Et tout se dégarnit ?

« Tout fout le camp »,
Elle change de rang,
Elle change de sort,
Et fuit dans le nord,
Et couvre ses ailes
D'étoiles de l'enfant prodige...

Alors, pourquoi ce troc,
De bric et de broc,
Et une maison ensevelie dans les ruines ?

Derrière ses portes se trouve un roc,
Qui couvre un abîme,
Dans cet abîme, il y a un coq,
Qui couve un œuf,
Et lit un livre...

Le livre des morts,
Le livre des torts,
Le livre de tous livres...

Et lorsque l'œuf éclot,
Il y a un nouvel hymne,
La grâce et le réconfort,
À tous les sacrifiés,
Les cygnes humains,
À tous les maux de fin,
À tous les mots d'adieux, et à demain,
Des demandes de pardon, de merci, et d'il n'y a pas de quoi,
À tout ce qu'on s'était dit, et tout ce qu'on ne se dira pas,

Et puis, un nouveau monde, et puis son premier pas...
Et puis, il n'y a plus de masse,
Il n'y a plus d'au-delà,
Qu'une simple interface
Qui se dissout entre mes doigts...

La fin de ce séjour
Se finit dans la bonne humeur,
Il n'y a pas de quoi faire tout ce boucan,
Hurler avec les loups,
Poursuivre les papillons,
Il n'y a plus rien
De bout en bout dans cette maison des cons...
Il n'y a que moi,
Devant ce trou,
Devant ce tronc,
Et oui,
Tout est fini,
Je fous le camp...

La Grande Dame

Sous le voile de la mariée, elle s'abrite,
Sous le voile de couleur émeraude,
De couleur malachite,
De couleur de forêt vierge,
Peuplée d'animaux difformes,
Et leurs cris de détresse, et leurs appels à dieu...
Elle - la Prêtresse,
Qui attend, les mains croisées,
La bague à la pierre de Lune,
Et ses multiples reflets,
De couleur de lapis,
De couleur d'azurite,
De couleur du ciel,
Peuplé des oiseaux libres,
Et leurs chants de tristesse,
Et leurs appels au Héros...

Celui qui porte une couronne solaire
De rayons insolites,
Qui diffuse un halo...
Celui, dont la peau est de couleur opaline,
Et dont le visage d'orphelin ne connaît pas de repos...

Ses mains ne connaissent pas la mère,
Ses yeux ne connaissent pas le père,
Mais ses pas reconnaissent le chemin
Et il connaîtra la fortune...

Car, il a les parchemins des passages

Dont disposent les sages,
Ces chemins sont si profonds
Qu'il faut avoir le courage
De descendre dans les puits des dômes,
Et de remonter sur les dragons chronophages
Pour en trouver la perle rare,
Une étincelle du nouveau monde...

Celui qui fera le mariage de la nuit et son ombre,
Celui qui, de la lumière de ses jours, fera sa couche ronde,
Celui qui sonnera les cloches éternelles,
Et tournera les hélices des moulins des roches...
Celui qui fera tomber la pluie des baptêmes,
Et élèvera le feu de son chant
Jusque dans les confins de l'espace sombre,
Et qui fera l'amour comme l'on se donne à la mort...

Ainsi la Grande Dame, au sourire d'enfant,
Sous son voile qui tombe,
Aura tout ce qu'elle aurait aimé avoir,
Saura tout ce qu'elle aurait aimé savoir,
Elle sera tout ce qu'elle aurait aimé être,
Et finira par disparaître...

Protection

Cette jeune enfant,
Cette jeune fille que j'étais,
Le visage dans le vent,
Dans les mains de la destinée,
Avec son casque et son short,
La beauté de l'innocence,
L'amour de la sincérité,
La jeune fille que j'étais,
Toute une éternité,
Le regard dans les galaxies,
Les mains dans les poches,
Et les lèvres gercées,
Sifflotant cette mélodie...
Protection - c'est ce que je n'ai pas reçu,
Protection - c'est ce que je n'ai pas espéré,
Le son étranger à ma famille,
Le sang étranger à ma lignée,
La langue oubliée de mes ancêtres,
Le chemin et la direction perdus à jamais...
Quelle étrange coïncidence,
Je fuis, mais je reste encore
Ancrée dans cette rafale,
Cet évangile des sens,
Le Cantique des Cantiques,
De la présence juvénile,
La jeune fille immobile,
Le visage dans le vent
Aux yeux fermés...
La vie a été brutale,

La mort a été subite,
L'amour a été amer,
Et le reste - n'avait pas de sens,
Pas de caractère...
Le sacrifice du meilleur de soi-même,
Et le pire - c'est que rien n'est fini,
La jeune fille que j'étais,
Le squelette translucide que je suis devenue,
La lumière que j'ai embrassée,
Les territoires inconnus que j'ai aimés
Sont restés intacts,
Comme les souvenirs de l'amour espéré et toujours méconnu,
La vieillesse méritée,
Et le sommeil délaissé,
J'aurais tellement aimé en rester là,
Le visage dans le vent,
Contre le mur du son
De la Protection...

Les images

Les images oubliées,
Les images sublimées,
Les images immobiles,
Les images stupides,
Les images inutiles,
Les images données,
Les images de toi et moi,
Les images de la famille,
Les images de la nation,
À quoi ça rime ?
Les images de la satisfaction,
Les images du mystère,
Les images de la résurrection
À quoi bon, la colère ?
Les images éphémères,
Les images de l'imagination,
Plus belles que le rêve,
La clarté de l'imitation,
L'obscurité authentique,
La copie de la réalité,
Plus intelligible que l'original...
L'empreinte de nos vies sur la terre brûlée,
Dans les lits des rivières désertées,
Dans la brillance des robes maudites
Des danseurs suspendus dans l'air...
Immensité – c'était si près de toi,
Immensité – c'était si près de nous,
Il y a longtemps, il y a si longtemps
Nous étions là, immobiles et inconscients

Dans la nuit d'amour sans paroles,
Et des serments sans symboles,
Des mariages sans promesses,
Et des noces sans aubes...
Habillée de noir, la mariée s'est laissée porter
Jusqu'aux portes de sa nouvelle demeure,
Où elle s'est endormie pour le restant de ses jours,
Et ce qu'elle a vu, ensuite,
Dans les interminables couloirs des songes,
C'étaient les images...

Les images de sa vie,
Les images des changements,
Les images de la perfection,
Les images et la persécution,
Les images de la déception,
Les images des images,
Et puis, parfois, de leurs réminiscences...
Les images des larmes de douleur uniforme
De la vie, qui rampe vers le soleil du midi,
Et tombe dans le soleil couchant,
Qui s'étend dans la nuit d'orages,
Et qui n'a pas d'âge,
Qui se répète, en spirale,
Et qui monte en bas, et descend en haut,
Reculé en avant, et avance en arrière,
Qui cherche le centre,
Au-delà de la périphérie,
Et qui chante toutes ces intempéries...

Comme je suis lasse,
Et comme je suis éprise de cette danse
De la connaissance et de la tendresse,
De l'ignorance et de la cruauté...
Pourquoi oublier ?
Ah, les images, sans images, sans sujet, ni cadre,
Sont ma chair d'espace et mon corps de lumière...
On respire à l'unisson et on s'endort dans la terre...

Esprit Artiste

Esprit-Nomade,
Esprit vif,
Qui cherche à s'inscrire dans les courants des nuages,
Dans le chant du vent libre,
Celui qui ne sombre pas
Dans la nuit torrentielle...
Esprit de noblesse,
Qui chante au-dessus des cimes
Et les champs en pagaille,
Les mots de la tendresse
Accrochées sur un fil,
Les gouttes de pluie
Sur les vitres dégivrées...
J'entends ta voix qui caresse mon cœur,
Qui caresse mon visage,
Qui change à la vitesse de la lumière
Dans le reflet de tes yeux,
Dans les iris du système solaire,
Dans la galaxie des vestiges,
Dans les trous noirs de la *materia prima*
Et ses ailes du corbeau in-différentiel,
Mais pas indifférent...
Ses amours sont confondues à la lie des éloges
Et son goût amer, dans les veines des roses
Non, je ne réfléchis pas,
Non, je me fie à toi,
Non, je n'attends rien d'autre que ne plus être seule,
Comme je l'ai été depuis l'origine...
La berceuse me console

La langue étrangère,
La langue familière,
La langue d'espoir de la résurrection...
Les jumeaux-gémeaux
Sur ma carte natale,
J'ai les amours secrètes,
Et les liens souterrains,
Dans les empreintes de la détresse,
Dans le choc de l'horizontal et du vertical,
Dans la nouvelle position de l'être
Sans être,
Vivre sans saisir,
Donner pour apprendre,
Et prendre pour laisser...
Ma plume aurait écrit des milliers de lettres
Si elle avait eu une forme concrète, sur la pointe d'une aiguille,
Qui perce les abcès du silence,
Qui creuse des tunnels,
Qui monte les paliers jusqu'à la Lune,
Qui épouse les parois des abysses,
La tête en bas, dans les nuages,
Dans le soleil qui nourrit les âmes des images,
Des photos éphémères de la vie qui s'enterre,
Pour sortir de la tombe, tels le roi et la reine,
Et leur enfant qui sème les graines de la
R e c r é a t i o n

Donne-moi tes os, donne-moi ta chair,
Je te donnerai mon âme,
Celle qui court dans les plaines,

Libre par essence,
Esprit juste,
Esprit de la lumière,
Esprit de l'imaginal,
Mon animal qui traverse,
Les constellations des étoiles...

Esprit Artiste

Esprit Pirate

L'Esprit Pirate, qui court sur les mers,
Qui court après les trésors de l'enfance,
Qui navigue dans les courants d'espérance,
Qui se laisse glisser dans le vent des tempêtes,
Qui plonge sans fin dans les miroirs parfaits,
Et les silhouettes qui se confondent avec les animaux de la terre,
Caresse l'eau,
Caresse les vagues,
Afin de te porter vers la berge,
Afin de te bercer dans les bras des héros et de leurs pères,
Afin de te sonder dans leurs profonds mystères,
Et tout ce qui remonte à la surface,
Et tout ce qui donne une direction à suivre...

L'Esprit-Pirate,
La liberté est sans chaînes,
Ni d'or, ni d'argent,
Seulement, avec ses quelques bagues
Ses quelques boucles d'oreille...
Personne n'est là, à l'abandon, si l'on y pense,
Nous sommes tous étrangers,
Accueillis dans les ports
D'une mère éternelle...
L'apparence des roses -
Les obsidiennes de sa chair -
Sont la réponse à la mort,
Sont la réponse aux fers...

Les fleurs grasses du désert,

Qui offrent leur suc
Aux voyageurs éphémères
Et leurs ombres dans ma nuque,
Leur battement d'ailes,
Leurs traces de pieds,
Leur froissement de lin,
Leur souffle délicat dans mon oreille aiguisée,
Leurs mains de lumière sur mes yeux abusés,
Sont la réponse à la mort,
Sont la réponse aux fers...

Qui suis-je pour demander à l'usure
De ralentir ses pas ?
Qui suis-je pour aimer l'aventure
Et partir en éclat ?
La magnifique peinture,
Le chef-d'œuvre rouge
Du sang et du feu,
Des cendres et du miel,
Des âmes farouches
Envolées dans le ciel...

Le cœur sauvage

Le cœur de malachite
Au pelage de marbre,
Aux yeux de félin,
Au mouvement subit,
Les retournements des faces,
Les inscriptions secrètes,
Les projections insolites,
Sur sa vaste surface
Dans l'évolution des liquides,
Dans les turbulences des nuages,
Dans la distillation des sens,
Dans l'union des présages,
Dans l'annonce des sacrilèges,
Dans les préfaces des paysages,
Dans le post-scriptum des nouvelles terres,
Dans la dédicace de nos âges,
Dans l'appel à la fuite,
Dans le chant du retour,
Dans l'instant du nouvel être,
Sans passé, sans futur,
Pour ceux qui ont perdu la foi...
Et ont trouvé l'Amour...

Le désir

Le désir monte et se déroule autour de l'arbre d'ombres mouvantes, se laisse résoudre par l'insondable vent, tourne autour de ses feuillages, tourne autour de mon visage, mon bas-ventre en feu qui vibre dans l'incendie...

La nature est bien faite, aussi bien que la vie, il faut juste corriger ses défaites, corriger ses oublis, soigner ses blessures dans les étreintes de la nuit, s'aimer dans l'usure, se porter jusqu'aux portes d'azur, se laver le visage à l'eau de la pluie, à l'eau torrentielle qui emporte les souvenirs de l'infini, et les étoiles dans les cheveux, les gouttes de sang dans le labyrinthe, au centre du Minotaure incandescent, celui qui hurle le plaisir, celui qui cherche à se dissoudre à la périphérie de la roue qui tourne, et qui engendre l'inertie, qui affabule et qui déforme, et qui s'élève au-dessus des murs, et qui survole le monde perdu, au fond des filets d'amertume, et ses courants de caractère, et ses barques qui naviguent à l'intérieur des cratères, et qui produisent le sens et le mouvement, le son sorti de tout tourment, le son qui annonce la lumière, une voix qui rampe depuis les profondeurs de la terre, celle qui me donne un nom, me donne de la matière et un chemin de fond, qui n'est autre que d'être sincère...

Prends-moi par la taille, sois ma mère et mon père, ma sœur et mon frère, mon amour et mon enfant, que l'on oublie, enfin, qui est qui, et qui est là, que l'on perde les points de repères, que l'on perde le poids, que l'on perde la masse, que l'on soit enfin les électrons libres, les particules d'espace...

Comme la plume de Frida Kahlo,
Qui écrit aux élus de son cœur sa vie par intermittence,
Comme les fleurs du Sud qui assouvissent leur soif avec la rosée de
l'enfance,
Je suis la trajectoire des hérons sur le bitume et le macadam,
Sur les routes tracées par la grande dame,
Isis, notre mère commune,
La communion du temps et de l'espace,
Le chant des muses,
La semence des artistes,
Les artisans des habitacles,
Sous le ciel ouvert et sa Voie Lactée,
Les étoiles noires,
Et les courants enroulés,
Au-dessus de nos têtes aux cheveux emmêlés,
Et les langues joyeuses,
Et les mains jointes
Dans la célébration du Soleil,
Le Levant des ténèbres,
Depuis la barque des merveilles,
Je suis les géodésiques,
Moi, l'oiseau d'étincelles,
Une petite abeille noire aux ceintures dorées,
Dans le royaume du sommeil,
Je suis ses marchands de sable,
Ses substances encapsulées,
Et ses jeux de visages,
Sombres et clairs,
Obscurs et déserts,

Les faces-en-éclipse,
Les silhouettes cachées,
Qui se reflètent en abîme,
Qui se transforment sans déchets,
Dont les yeux se regardent
Et les peaux se traversent...
Dont les os se mêlent
Et les âmes se confondent...
Dont les cœurs s'évaporent
Et les ombres s'effacent...

L'eau rose

L'eau rose et orangée sur tes lèvres rouges,
Le jeu d'ombres sur ton visage,
Que sais-je de toi ?
Je suis ton otage,
Rescapée du bateau outragé,
Perdue pour toujours dans les reflets des nuages,
Dans tes yeux le vent emporte autant de privilèges que d'ombrages,
Je suis là, devant le tableau de Rembrandt...
Si les anges pouvaient se rendre visibles,
Ils auraient eu des multiples visages de forme abstraite -
Tu l'as déjà compris à l'aube des siècles...
Autant être porté par le vent
Sous l'éclat de la Lune béante,
Souriante comme le visage de la mère,
Celle qui m'avait voulue,
C'est qui m'avait instruite,
Celle qui m'avait donné les jolies routes
Et les croisements de chemins en pente,
Les racines au bord de mes gouffres,
Le chant des cigales,
L'amour qui arrive incognito,
Qui masque mes yeux avec ses mains magnifiques et travailleuses,
Agiles comme les bêtes sauvages de la nuit, du désert et de ses sables
mouvants, qui chantent pour les étoiles lointaines et pour une ligne
qui se dessine entre le Sud et le Nord, l'Ouest et l'Est - La Croix
d'Osiris, la Croix d'Égypte, que je porte à mon cou jusqu'à
l'avènement...
Brille, brille de mille minuscules flammes et expulse ton liquide de
mercure argenté plus fin que de l'eau, plus précieux que la vie...

Cette fontaine est mon seul alibi de ne pas être morte, de ne pas être ivre, de ne pas avoir perdu mon âme, de ne pas avoir perdu ma tête, de ne pas avoir perdu ma flamme – ma petite étincelle sortie de la mer noire...

Mademoiselle Insolence

Dans la belle danse de l'insignifiance,
Dans la belle roulette de cases sans chiffres,
Les étoiles sans résistance fondent sur la surface de givre...
Je tombe dans les profondeurs de mon être,
De mon non-être laissé là, pour mort,
Je gémis, il faut répéter à nouveau ce qui a été en ligne de mire,
Ce qui a déjà été dans mes yeux,
Ce que j'ai laissé mourir
Et ce que j'ai laissé, à tort, fuir en avant,
Lorsque des générations à venir klaxonnent dans mon dos,
Rouler autour de la grande place...
Rome et ses routes, qui amènent vers les portes secrètes,
Cette Rome-là est ensoleillée et innocente,
Elle garde l'image de la jeune fille de quinze ans,
Mademoiselle Insolence qui défie l'avenir
Avec ses yeux, les petites billes de pierre de Lune,
Et sa bouche courbée dans un vague sourire,
Et la force condensée dans son front et ses sourcils,
Où plus rien ne bouge et plus rien ne respire...
Mademoiselle Insolence, tu as été mon empire,
Toi, que je n'ai pas aimée comme il se doit,
Je sens toujours le vent sur ma poitrine,
Lorsque je cours durant le dernier printemps de ton innocence,
Lorsque j'ouvre mon visage à la belle lumière qui me promet la
sépulture,
Qui me promet la résurrection...
Descendre dans les ténèbres était plus simple que d'en remonter,
Mais voici, moi, à la surface, je ne vois plus les traits des berges,
De la ville - forteresse et du château en ruines,

Je vois seulement les visages dans le ciel et les oiseaux qui les suivent,
Je vois seulement le mouvement
Du bleu et du blanc et les traces du passage des hommes en robe de
métal,
Je vois également les traces des chauves-souris blanches et les
cyclones...
Je vois les colonnes antiques du vieux Babylone,
Je vois la tour et les colosses,
Je vois les mains des hommes...

Rien n'est souillé,
Tout se console,
Se consolide dans les constellations des rêves,
Tout s'organise, se stabilise dans les mouvements au-dessus des
affres...

Et moi, suspendue à un fil,
Je regarde en bas,
Je regarde en haut,
Je montre mon profil
Aux cascades d'eau qui coulent comme le temps,
Inépuisable et indéfini,
Et qui emporte les morts,
Qui se tarit au pied de la montagne,
Et puis, plus rien ne trouble le calme des endormis,
Là où tout a commencé,
Tout est fini...

Le Monde converti

Le monde d'ici,
Le monde de là-bas,
Le monde d'en haut,
Le monde d'en bas...
Je suis un être inadapté,
Je suis un être indomptable,
Les cartes en main,
Je ne sais pas jouer,
Je ne sais pas conduire,
Je ne sais pas penser...
Le monde d'ici,
Le monde malade,
Le monde de faux décor de cinéma...
Je suis dans le labyrinthe,
Je suis perdue dans ses fatras,
L'amour, l'amour
Dans les déchets,
Dans les épreuves trichées,
Dans les expériences gâchées,
Nous avons tout raté,
Nous n'avons pas de péché,
Mais nous avons des murs,
Ceux qui résonnent dans la nuit,
Ceux qui reflètent les cris
Des prisonniers de guerre,
Des prisonniers de la vie
Et sans la moindre lumière de l'infini,
Sans le soleil à l'horizon,
Sans autre guide que la combinaison

Des chiffres et des lettres d'un mot de passe converti
En un sourire de dents cassées sur le visage démolé
D'un missionnaire des dettes...
Le monde constructible des valeurs,
Le monde convertible des voleurs,
Le monde las des abrutis,
Le monde bas des arnaqueurs,
Celui qui pulse comme l'ennui,
Celui qui empoisonne avec ses âpres fumées,
Celui qui nous cantonne à être enfermés...
Le monde des âmes télévisées,
Le monde des armes déguisées,
Qui suis-je dans tes toiles,
À regarder les belles étoiles du fond des puits,
Du fond du paradis perdu dans le cœur glacé,
Dans les iris percés,
Dans les pupilles mordues,
Par les ténèbres sans père,
Par le monstre de la mère -
Serpent-minute dans mon Caddie...

Faisceau de lumière

Lorsque tu es entré en moi,
Tel un faisceau de lumière,
Lorsque tu m'as ouverte,
Telle une coquille vide,
Toute cette lumière s'est déversée
Sur mes yeux et mon visage,
Qui était toi,
Qui était moi,
La douleur fait partie du mystère,
La douleur intense et lente,
Telle une danse immobile,
Telles les aiguilles d'une horloge
Arrêtée en plein jour,
Dans la chaleur de l'été,
La sculpture qui bouge,
La danse qui s'arrête,
La peinture qui absorbe la toile,
L'art total...
L'art de l'amour dans l'autre,
Le voyage extraordinaire,
L'équilibre de la pendule
Dans le point mort, à l'arrêt,
Qui ne bouge plus son corps
Descendu sur terre,
Qui ne bouge plus son âme
Montée dans le ciel...
Je suis l'ombre du feu
Dans la main de la mère
Qui répand sa sève,

Dans les lits des rivières,
Dans les lacs défendus,
Où m'attend mon enfant,
Mon enfant de toujours,
Mon enfant, si belle
Que mon cœur rit et pleure à sa seule vue...
Je t'aime, je t'aime, je t'aime,
Et rien n'est perdu,
Tout se libère,
Tout est comme le vent qui sort de la bouche,
Tout est comme la pluie qui pénètre la chair,
Tout est comme la vie qui prend les devants,
Tout est comme la mort qui s'en va dans les temps,
Et la colère qui brûle,
Et la tristesse qui gèle,
La lassitude qui creuse,
L'ennui qui erre...
Et la musique qui monte au-dessus de la ville de nuages et d'étoiles
filantes,
Et les cristaux qui se brisent et les rires qui s'estompent,
Les pleurs qui se figent,
Les amours qui se trompent...
Retenir ces trésors ?
Parcourir ces pages ?
Ces cartes-imaginaires
Sur les territoires sombres...
Tout s'accomplit en un seul trait,
En un portrait,
Le rouge sur le blanc,
Le rouge et le doré,

Mon nouveau monde crée
Pour un seul jour
À l'aube du soleil levant
Au cœur du cœur,
À son arrêt...

Faisceau de Lumière

La petite mort

La petite mort,
La petite mort
En trois souffles continus,
Les trois souffles dispersés,
Et l'iris qui grossit
Jusqu'à la plus grande taille des disques des galaxies,
Des souffles des étoiles
Qui m'inspirent dans cette mort,
Qui s'envole avec ton petit animal,
Qui s'envole jusque dans les rêves
Qui épuisent tous ces détails,
Mais les détails sont si nombreux,
Aussi nombreux que les nuits,
Passées dans l'ombre sans faille
Et dans le pire ennui...
Mon ennemie se fige,
La porte sur la vie
Était ouverte depuis toujours,
Était ouverte comme un puits,
Je suis tombée sur mes quatre pattes,
Je suis partie à l'aventure,
Je suis comme cette figure
Qui se réalise au ralenti
Dans les arènes du cirque,
En air du paradis...
Je suis partie,
Je suis partout,
Je songe pour vous,
Je vois vos songes,

Je suis une noble lame du fond,
Je suis une belle sagesse sans paroles,
Et à la fin d'une mélodie
Je coule, je coule,
Je déglutis
Et je regarde les mains des maîtres
Me caresser la nuque,
Me caresser la tête,
Je sens toujours et ma présence saisit,
Je suis partie,
Je suis partie,
Là, où les nuits sont courtes
Et les jours sont dans la pluie
Du renouveau,
De la nouvelle vie...
Je vole, je vole,
Sans mère, ni père,
J'ai toujours su tous les mystères,
J'ai toujours eu la force du printemps,
J'ai juste perdu le compte du temps passé
Dans le présent,
Dans le décor du cramoisi...
Je suis le chat sur les toits de Paris,
Je suis l'étoile des chimères,
Et mes deux yeux qui brillent dans la colère
Transforment les vieux démons en papillons de nuit...
Je suis sauvée,
Je suis... L'histoire de la résurrection,
Je suis... On-ne-peut-plus-incarnée,
Je suis... On-ne-peut-plus-in-née...

Sur les toits de Paris

J'aurai envie qu'il pleuve,
Qu'il pleuve, qu'il pleuve
Sur les toits de Paris,
Que la parfaite lumière
Surgisse entre les deux nuages,
Que les larmes coulent
Durant cette rapsodie du passage
Au travers des gouttes
Du bonheur et de la joie,
Au travers de mes doigts
Gelés sur ta nuque,
Serrés autour de ta taille,
Au travers des bois
Traversés dans la nuit...
Je voudrai qu'il neige,
Qu'il neige sur les toits de Paris
Et que rien ne bouge
Dans ce silence profond,
Que tout le monde s'endorme dans son lit,
Et que tout le monde rêve d'autres vies,
Et que tout le monde vole dans ciel,
Avec les oiseaux en "V"
Qui traversent la moitié du globe
Avec des fruits entiers dans leurs becs
Pour les perdre dans les terres fertiles,
Pour la résurrection des arbres
Du vieux peuple du Nil...
Oui, je voudrai qu'il y ait du Soleil
Sur les toits de Paris,

Ma ville éternelle,
Sur les yeux des passants,
Sur les lèvres de miel,
Sur les berceaux de mousse,
Des enfants de l'été indien,
Dans les pas de leurs chats,
Leurs chats qui s'enfuient dans le ciel
Par les escaliers de cristal...

Le silence

Le silence naturel
Est le silence du cœur
Qui imagine la mélodie du vent,
Qui s'enroule au-dessus des corps dénudés,
Des visages flambants,
Dans le brouillard d'un autre monde,
D'un monde sans limites,
D'où l'on revient tous les matins
Pour se rappeler notre âge...
Mon dieu, je suis encore si jeune,
La moitié de ma vie est oubliée
Et l'autre est ailleurs...
Alors, je savoure le silence du cœur,
Je saisis les mouvements invisibles de l'orchestre,
Je me retourne sur mes pas...
Le mimétisme pour faire mieux,
Copier pour améliorer,
Telle est la voie du modernisme,
Et je suis comme ces branches folles
Qui produisent et produisent
Pour ne pas mourir...
Pourtant, tous les soirs, l'on s'envole
Dans les longues, longues nuits,
Les nuits blanches de chromosomes,
Où l'on oublie la marche du temps
Comme une chanson d'amour démente et insensée,
Comme une escorte de chevaliers,
La carte natale qui fait bouger le ciel,
Les feuilles des peupliers,

Les tiges des bambous,
Le vent saisit les mots
Qui sortent de la bouche
De cette enfant aimée du sang,
Qui inonde et qui débouche
Dans le ciel ouvert et touche
Ton beau visage de rêve des noces de miel,
Et qui se couche auprès de moi...
Tant-pis, si ce n'est pas permis,
Rester ainsi est bon pour mon âme farouche...

Ton ombre dort comme un animal
Qui a longtemps erré dans une interminable nuit...

La femme idéale

Faire l'amour avec toi,
Paris, l'amour de soi,
La femme idéale,
La femme de tous les hommes,
Dans la lumière des feuillages,
La femme aux mille visages
Unique, unie et univoque,
Docile et au cœur tendre,
Dans tes bras de marbre,
Marcher, marcher en toi,
Sous la chaleur de tes ailes,
Pour ne jamais manquer de rien,
Rester ainsi sur les bancs doubles,
Dos-à-dos avec des inconnus,
Doit-on connaître leurs visages ?
Rire des raisons invisibles
Sentir le retour de l'imprévisible ?
Les sphinx sourient,
Mais ne posent plus de questions,
Les lions rugissent,
Et la rivière monte,
Les nuages tombent dans ma poitrine,
L'arbre traverse mes yeux,
Les saisons s'épuisent,
J'intègre le corps immortel...
Apprendre à s'aimer,
À se donner le pain béni,
Et le vin maudit...
Lorsque Isis créa le serpent,

Le monde était à moitié-né
Et à moitié-mort...
Et lorsque le serpent est mort,
L'Enfant a pleuré...

Fontaine Imaginaire

Le vent de midi renverse l'urne de la pluie,
Le temps de la renaissance
De la bouche ardente...
Car j'ai vu le visage d'amour,
Où que je sois, il me regarde,
Il me regarde pour me rappeler
Un souvenir lointain,
Un souvenir lointain d'une autre vie,
Au-delà de la mémoire,
Du ventre percé,
Déchiré par les dents de l'animal de métal...
Je n'ai pas fui,
Je suis restée longtemps afin d'observer cette mise en abîme,
La condamnation de ma famille -
Tous des criminels –
Tous, ils m'ont trahie,
Tous, ils ont regardé dans mes yeux innocents
Et m'ont infligé la mort...
Je n'ai pas fui,
Je suis restée là,
En attendant la suite de cette histoire sans fin
Qui avait saignée dans mon ombre...
Maintenant, dans la lumière d'Amour,
Éblouis, mes iris et mes pupilles disparaissent,
Semblables aux tiens...
Tu me regardes, je te traverse,
Et je verse mes larmes sur la surface de ton corps,
Tout étincelant,
Tout doux, tel un corps de serpent,

L'Amour, dont l'on ne voit pas le visage,
Étais-tu sur mon chemin des vents,
Lorsque je tombai dans les bras de la rancœur,
De la colère et de la rage ?
L'amour, où étais-tu, lorsque je courais à travers les plaines,
Nue dans une explosion des atomes,
Dans l'éparpillement des gènes,
La route du napalm,
La route sans oxygène,
Où étais-tu, tout ce temps, tout ce temps-là ?
Aujourd'hui, je marche longtemps sur les allées disparues,
Je regarde les chemins de terre,
Et j'entends le bruit des graviers,
Lorsque je me retourne,
Il n'y a personne,
Il n'y en a jamais eu...
Pourtant, je suis là,
Vivante, et je pleure,
Je pleure toute mon âme et tout mon sang...
Ils ont dit : " Mourir pour renaître
Est la condition Sine Qua Non
De la Nouvelle Vie... "
Jusqu'où doit-on descendre ?
Jusqu'où doit-on mourir ?
Dans ce jeu des miroirs,
Pour, enfin, retrouver la porte de sortie ?
Était-ce la même que la porte d'entrée ?
Écrire pour renaître,
Écrire pour toi avec de l'encre et du sang...
Qui n'a pas été souillé ?

Qui n'a pas des regrets inutiles ?
Qui n'a pas de la fierté mal placée ?
L'Amour, tu passes au-travers des cœurs emmêlés
Nous étions tristes,
Nous étions désunis,
Depuis si longtemps...
Me voilà, sur le seuil d'une maison retrouvée
Dans une ville inconnue...
Cette maison est à toi,
Je suis là, mon Amour...

Cette fois-ci

La guerre est finie...
Dans la lumière tamisée
Il n'y a plus personne à poursuivre,
Le cœur apaisé,
Je dépose mes armes,
Mon lit d'enfant est bien fait,
Seize mètres carrés me séparent de ma tombe...
Je suis née, tel un arbre exotique,
Dans le champ de bataille,
Sans écorce, sans racine,
J'ai appris dans le ciel les cartes navales...
Et j'ai donné mon ombre
Aux criminels et justiciers...
Maintenant, seize mètres carrés de nuages
Me séparent pour toujours des ravages...
Il y en a certains, poursuivis de tonnerre,
Je ne suis plus leur otage
Confiné à mourir, d'ici là,
De faim et de soif !
Cette fois-ci, c'est fini,
Je ne suis plus de cet âge !
Toute cette eau qui a coulé
Dans le gosier de mon lion,
Toutes ces chutes du Niagara,
Toutes ces forêts des ombres...
Cette fois-ci les lois sont brisées,
J'ai gagné mon Pégase !
Et les Chevaliers des sables se sont écroulés
Au centre du temple de Saint-Émilion...

Le cheval de marbre a porté mon âme
Jusqu'aux cieux...
Cette Foi-ci ne meurt pas,
Sept fois je suis née à nouveau,
Libre dans le ciel, libre sous la terre,
Libre pour la vie...
Il n'y a plus rien à venger,
Reposons-nous en paix
Des deux côtés du bâton
Qui scelle le jour et la nuit...

Il ne reste plus d'agonie
Qu'un brin de pluie
Dans mes iris de jade...

Le roi de pique

Dans le chaos, dans le chaos,
Je me mélange à la foule persécutée,
Le jeu de vie,
Le jeu de cartes,
Je suis à toi,
Le roi d'épées,
Le roi de lyre,
Le roi de pique...
Je suis ton fou-de-rire,
Je pleure ainsi,
Mais cette fois-ci
Ce n'est plus de la même tristesse,
C'est le printemps,
C'est la maison qui se transforme,
En œuf fluide,
Et ma pensée grandit,
Dans un lit de rivière,
Je suis ton fou-du-roi,
Je suis aussi ta reine,
Entre mes reins
S'écoule la joie du jeu,
La vie qui fuit,
La mort qui colle,
La fête qui continue...
J'y suis incluse,
Je saute au-dessus du feu,
Je fuis,
J'y suis,
Je me retourne,

Je peux être ce que tu dis,
Je peux être tout ce que je veux,
Dans cette foule, au ralenti,
Je bouge à la vitesse des flèches de Mercure,
Je perce les murs,
Et je traverse les ennemis,
Car rien n'est plus d'une grande importance,
À part ce fil du labyrinthe de l'oubli
Entre tes doigts qui pincent la lumière rouge,
Je suis restée dans la chambre de l'Amenti,
Une vie d'autruche...
Maintenant, que tout me touche !
Que tout me touche !
Maintenant, où j'ouvre ma bouche,
Maintenant, où je retrouve ma voix,
Et je me couche dans tes bras,
Je ferme les yeux pour faire un rêve :
Renaître comme la fille du roi...

Ange

L'ange, mon ange de l'affirmation,
L'ange, mon ange de la fabulation,
L'ange, mon ange du miroir teinté...
Je suis venue pour une rencontre,
Je suis venue pour réparer la roue,
Ma roue crevée sur le chemin, à la ceinture...
Je ne vis plus comme l'on m'a dit,
Je suis à la recherche de la teinture
Le rouge, le blanc sont dans ma main remplie
De la fortune, qui tourne dans mes globules,
Qui pousse le flux à la sortie,
Qui ouvre les portes infinies,
Qui souffle dans les canaux de la vertu,
Qui creuse dans la chair virtuelle,
J'aurai voulu être dans tes yeux,
J'aurais voulu t'aimer à « l'infidèle »,
Comme je suis folle et irréaliste,
Comme je suis lasse, désincarnée,
J'aurai voulu être touchée,
J'aurai voulu être perçue
Et reconnue
Comme telle
Comme elle,
Comme elle en toi,
Comme toi en elle,
Comme « moi » et « belle »,
Comme moi qui saigne de désir,
Dans l'attente du plaisir
Et de la douleur des mortelles,

Mon ange de la mélancolie,
J'amène à toi ma foi incestuelle,
J'amène à toi ma croix de fer,
La bicyclette de l'époque révolutionnaire,
Soudée comme un amour des frères et sœurs élémentaires,
Qui tendent des peaux d'étoiles pour les tambours,
Qui créent l'échelle qui monte jusqu'au ciel,
Échelle des langues oubliées de l'amour des immortels,
Tout suit son cours,
Tout suit son cours,
Quelle ombre nous sépare de nos ailes ?
Je te regrette comme on regrette le non-retour
Comme on regrette la terre,
Quand on n'est plus dans la lumière du jour...

À nous Paris

À nous Paris
À nous, à nous,
Pour d'autres jours,
Je me suis fait offrir
Aux quatre vents en haut d'une tour...
Et toi, lorsque j'ai vu ton âme,
Tu m'as souri de loin
Comme à une belle dame...
J'ai reconnu tes pas,
J'ai reconnu ta voix,
J'ai reconnu tes mains,
J'ai reconnu ta flamme,
Et j'ai blessé mon corps,
Et j'ai blessé mon âme,
Enfant de la bohème,
Je suis née dans la mort,
J'ai sacrifié mon or,
J'ai sacrifié mon diadème,
Je ne suis plus une reine,
Mais un conquistador,
Et je vous ai donné le choix,
La liberté sans gêne,
Et je vous ai donné un horizon,
Une terre nouvelle, tangible à foison,
De toute richesse à conquérir,
De toute splendeur à découvrir,
De tout mystère,
De tout désir,
De tout plaisir des lianes et des fougères,

Des fleurs sauvages, des oiseaux des indigènes,
Phénix des bois
Et des dragons sous l'eau,
Des animaux pourvus de voix,
Et des insectes en forme de cœur...
Et vous, amours désespérés,
Et vous, les bons devoirs,
Et vous, les sages prophètes,
Vous avez mis mon monde en feu,
Vous avez pris mon don pour un aveu de faute,
Vous avez pris mon oxygène...
Je vous souris, la bouche remplie du sang,
Je vous ai tous aimés à l'abandon,
Je vous ai tous laissé choisir une autre vie,
N'avez-vous rien compris
Du sacrifice de la mauvaise chair ?
Désir de s'accomplir,
Désir de ne faire qu'un seul,
Désir de ne plus choisir,
Désir d'appartenir,
Désir de se laisser faire...
D'être façonnée par des mains aimantes,
D'être condensée d'un souffle ardent
Et se mouvoir dans le vent
Comme un nuage changeant de forme...
Je vous ai tant aimés,
Sans jamais prendre garde,
Je me suis fait pâlir par le Soleil, et, pour le pire,
Je vous ai attendus,
Pendant la nuit du bal des martyrs,

Le cœur tombé dans une mer d'huile,
Et le visage caché par la rancœur,
Aux fils dorés, aux grêlons ivres,
Désespérée dans mon sens caché
Je vous ai pris pour mes amours,
Je vous ai pris pour mes amis,
À nous, Paris
À nous, à nous,
La peine perdue,
Fidèle au rendez-vous,
Car je n'ai pas tout dit...
Je suis cette faible lueur de phare
Qui mène les marins
Aux portes du paradis...

Personne ne meurt dans le ciel

La pluie dans le sommeil de personne,
Personne ne semble s'inquiéter
Oh, mes amis, mes amours,
Je me suis choisie une existence libre d'abus,
En dehors de tous les temps,
Et des flots de gens qui trépassent,
Je me suis choisi un petit fond,
Un petit fond de mélancolie,
De beauté maladeive...
Cet ami, qui m'avait vu comme cela,
Était libéré de son état de marbre
Dans les quelques années qui ont suivi...
Dommage, je ne le connaissais pas,
Il avait l'air d'Andy,
Il avait l'air timide...
Si tout était fini demain,
Mon sourire triste et maladroit
Resterait collé à mon miroir ivre de mots non prononcés,
De rêves dégoulinants
Et de gestes de soumission craintive,
Celle qui plaît tant aux hommes de l'ancien monde
Qui se transforme en cendres
Sur un nouveau bûcher...
J'ai cru que je n'avais rien à dire,
J'ai cru avoir trébuché pour la dernière fois
Et que le deuil maladif
Allait enfin avoir raison de moi...
Mais que sont les successions de sentiments sous les masques des
absents ?

Que sont ces cargaisons vides, ces voitures et ces maisons
abandonnées ?

La libération des femmes fatales

Et des mères porteuses,

Le clonage fœtal,

Le créationnisme, le crétinisme,

Le féodalisme ultra libéral...

Les bouffons se sont emparés des citoyens en détresse,

Les citoyens du monde en bidonvilles,

Les cartons sont aussi vides que leurs têtes,

Et le navire sombre dans les ténèbres.

Que les astres se figent,

Que le Soleil se voile,

Que la Lune se moque de ce triste cortège,

Que les voix en cohorte réclament la justice,

Il n'y a rien qui vaille un bon vieux précipice,

Que tout aille au diable,

C'est ici qu'on pisse

Juste au-dessus de l'étable,

Dans laquelle on se glisse...

Voilà, tout est là, mon général,

Sweet, Sweet Home...

C'est ainsi que ça se passe, non ?

Mais que fait la police ?

Il y aura mort d'hommes...

J'ai vu ton visage derrière les arbres,
Dans la forêt insensée de ma vie,
De la double nature des animaux sauvages
Dans les chaînes des événements à venir et à laisser exister dans
l'ombre de l'inconnu,
La colombe est le corbeau,
Et le corbeau est la colombe...
Je persiste à exister
En ligne de mire,
Tirez, tirez maintenant,
Je ne peux me défaire
De leur double présage
Je cache mes mains, mais je montre mon corps...
La déesse sur l'arche danse avec mes yeux en extase,
Avec ses bras en kaléidoscope,
Elle se multiplie et se reforme,
Elle s'annonce et elle s'efface,
Derrière son masque de porcelaine,
Derrière ses habits de déesse monocorde,
Les yeux rivés sur mes lèvres,
Elle bannit la probabilité de naufrage,
Elle bannit la mégalomanie monotone,
Elle bannit l'unilatéralité du passage
D'une forme solide à une forme éthérée...
Hermès et tous les anges,
Assise sur un banc
Je regarde le tableau de ma vie,
Mes amours, mes amis,
Mes amants du ciel infini,

Mes totems et mes animaux sans noms,
Mes ombres et les sourires en coin,
Je ne suis pas si seule,
Pas autant que j'ai cru,
Car tu es là,
J'ai vu ton visage,
Je sais que c'est toi,
Prends-moi par la main,
Pour ce voyage dans le pays du levant,
Prends-moi dans tes bras,
Le garçon espiègle,
Le passager des oies,
Je suis libre de partager avec toi,
De t'aimer d'un amour fou,
Les bras déployés en étoile,
Je vole à nouveau dans un pays sans repères,
Où chaque chose attend le moment de sa révélation,
Où chaque instant semble être une révolution,
Lorsque les astres tournent leurs lumineux visages
Dans notre direction,
La rivière revient dans son lit,
À mes pieds, à ma source,
Je vole au-dessus de ton nid,
Je tombe et je plane dans tes yeux,
Tirée par les fils des opposés,
Des contradictoires Blanc et Rouge,
Sortie du noir,
Je te fais le serment
De t'aimer, mon âme animale,
Plongée dans le blanc,

Je te fais le serment
De t'aimer, mon corps angélique,
Traversée d'argent,
Je te fais le serment
De t'aimer, mon instant crucial...
Fondue dans l'or,
Je te fais le serment
De t'aimer,
Ma liberté d'intervalle...
Je vais mourir pour le ciel,
Et vivre pour la terre,
Tout est si beau quand on arrête de porter
La croix d'un être éternel...

Le feu des totems

Autour de mon petit feu
Qui s'élève vers le ciel,
Je m'assieds et je cherche l'intervalle de Bohème
Ah, le son des crépitements des os dans les braises,
Nous sommes assis là,
À contempler nos semblables,
Et leurs faux-semblants,
Le feu qui s'élève vers le ciel,
Telle la musique de celui qui regarde ce sas de lumière profonde,
Les formes des vieux amis,
Les structures des cathédrales
Qui absorbent les migraines...
Je suis la panthère noire
Cachée dans les herbes,
Convoquée et convaincue
De la possibilité d'évasion,
D'élévation dans l'espace
Avec les ailes d'un amour maternel,
Qui d'autre que toi
Dans la lumière de la petite flamme ?
Je suis sortie des ténèbres
Je me suis rendue moi-même aimable,
J'ai choisi ma mère et mon père
Et je leur ai donné mon nom,
Quelle drôle d'idée
De devenir et 1 et 2 et 3 et 4,
Donner de la place aux autres que soi-même !
Le simulacre...
Honorer les mots et payer les crimes

Que nous n'avons pas commis,
Mais dont nous avons rêvé...
S'inscrire à nouveau sur ces parois des grottes immobiles,
Et changer l'air en argent liquide,
Qui tapisse nos entrailles de belles lettres,
Nous avons appris à prier,
Et donner nos organes,
Mais nous n'avons pas appris à mâcher et avaler en prenant le temps,
Homme-carnivore sorti de l'ombre,
Nous n'avons plus besoin de t'imiter,
Tes cheveux et tes poils,
Tes danses et rythmes,
Tes amulettes et totems,
Tes incantations et voyages
Ça suffit !
Le feu crépite dans la neige et dans la glace,
Maintenant, à l'ère de la Femme,
Nous procréons la liberté de l'être
De celle qui regarde,
Sans se confondre avec les objets de son désir,
Sans se noyer dans les écrans des peurs d'enfermement et des
limitations,
Sans s'oublier dans l'autre,
Cet « autre » oublié sur le bord de la route,
Cet « autre » qui marche avec le sourire béat,
Cet « autre » qui erre pour gravir la montagne du culte,
Et qui se jette en avant, en mettant ses bras en croix
Ça suffit !
Le feu crépite dans la nuit de tous les possibles,
Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre,

Nul ne savait la suite,
Nul ne se doutait des causes,
C'était l'été indien,
C'était permis de rêver,
C'était permis d'avoir les dents en sucre
Et les couronnes en fleur de porcelaine,
Des longues robes rouges
Et des manteaux en laine,
C'était la peur de mourir,
C'était la peur de mal faire,
Et le désir de gagner l'amour de tous les pères,
Même de ceux qui n'avaient pas d'enfants...
Nous étions tous là,
À applaudir dans le vide de l'espace,
Et l'écho de nos pas résonne encore
Dans tous les lieux maudits
Oh-la-la...
C'était si spectaculaire
Et les larmes coulaient à flots,
Le sang s'est répandu à terre,
Ce monde a été saisi de la colère
D'être abandonné ainsi à son sort
Avec ses enfants orphelins aux longs crocs de fer...
Maintenant, si proche du but,
Nous n'avons qu'à sauter dans le ravin,
Car la mort est si douce,
Lorsqu'on se rappelle du chemin
De retour et de l'ascension dans le ciel
D'une petite étincelle qui interroge son destin...

Inconscients

Inconscients, inconscients nous avons été,
Dans la brillance de la mer,
Dans la lumière de la nuit,
Dans les couleurs des saisons,
Dans le silence et le bruit...

Insouciant, insouciant nous avons été,
Portés par le souffle des vents
Et les courants des cratères,
Les cascades et les minuscules ruisseaux,
Les œuvres posthumes
Des sentiments délégués
Tendus dans l'espace du ciel éternel,
Tendus vers la source
De l'amour existentiel
Perdus, retrouvés, oubliés, entourés
D'un beau crépuscule
Au-travers des réseaux cellulaires,
Au-travers des siècles,
Nous tendant la main,
Isolés sur les nouvelles terres,
Sous les yeux de la Voie Lactée,
L'ombre du funambule
Sur le fil de lumière,
Ouvrir la conscience dans la foule,
Les circonstances circonspectes,
Les frères et les sœurs extraordinaires,
Venez me chercher du haut de vos vaisseaux serpentins,
Pour un baiser enfantin,

Pour une étreinte de la mère et de la fille,
Nous ne sommes plus en colère,
Nous sommes tous innocents...

Double de soi

Double face sur une eau disparue
Ni aimée, ni voulue,
L'ombre s'efforce de se montrer inerte,
Sans défaut, sans regrets,
Mais au fond de ses châteaux de rêves
Dans la cave sous les peaux des reptiles,
Elle glisse pour mourir du poison délicieux,
La porte est ouverte,
La prison abolie,
Il ne reste que ce visage oublié
Le double-face, le visage printanier...

Mourir était une malchance,
Et vivre - était une défaite,
Vivre sans toi - était une tempête,
J'ai toujours manqué de courage,
Peu à peu, j'ai fait mes premiers pas,
Sans laisser trace,
La tête dans les cieux,
J'ai préféré rester dans les airs,
J'ai préféré brûler dans la lumière,
Invisible à l'œil nu,
Et lorsque j'ai, enfin, saisi l'image de toi,
Tu t'es mis à mourir dans mes yeux,
Comme les cités oubliées...
Quelle étrange énigme,
Venir ici, guérir les morts,
Lorsque tu es parti de ton côté...
Regarder dans le puits,

Chercher ton nom dans l'infini
Comme les terres englouties,
L'écho dans mes décors...

J'ai été sur la scène de Paris,
Parmi toute sorte de gens
Les uns, plus négligés,
Et d'autres plus polis,
Tous demandés et attendus,
Par quelques sens de leurs destins...
Et moi, dans un cercueil de verre,
J'ai observé leurs feux,
Serrés entre leurs mains,
Ils m'ont chanté la fin des temps,
Ils m'ont donné de la reconnaissance,
Te regarder de face dans le plafond,
Semé d'étoiles, des éons,
Et reconnaître les traits d'une résilience,
Mais qui es-tu, au fond ?
Tu as tenu mon corps en résonance,
Tu as vécu dans mon esprit,
Maintenant, tout est fini,
Tu peux le voir,
Personne ne reprendra ta place,
Je suis partie dans d'autres vies,
Et revenue te dire au-revoir,
Je suis venue te dire merci...

L'émergence du nouveau

Baigné de lumière étincelante,
Ton visage oscille,
Tes yeux absorbent
L'astre mourant,
Cet astre lointain qui nous a donné la splendeur,
De nos jours et nos nuits,
Sur une île suspendue,
La tempête a porté ses fruits,
Nous sommes mûrs pour quitter cette vie,
Nous sommes purs pour rester là pour toujours,
On a cherché cet amour,
Qui a été dans nos yeux,
On a cherché le retour
Au berceau, à la source,
Les yeux perdus dans les rivages lointains,
Nous sommes passés devant le paradis,
Tu m'as vêtue, tu m'as nourrie,
Tu m'as aimée dès la première vue,
Restons-en là, à notre retour,
La mort nous a fait l'amour,
Et a laissé partir
Le grand bateau de la reconnaissance,
Nous sommes une âme coupée en deux,
Pour faire la place à l'arbre de la régénérescence...

Faiseur de pluie II

Tu avais ce visage magique,
Ce visage venu de loin,
Ce visage de l'ancien temps,
Où l'on s'est connus,
Et où l'on s'est aimés,
Dans le gouffre à vertiges,
Dans le quantum de la rose du monde,
Dans la main qui saisit le fil,
Qui conduit à la métamorphose...
Ton âme remplit le ciel,
Ouvert aux étoiles en mouvance,
Nous sommes tombés sur la terre,
Et nous avons rompu la promesse
De rentrer au berceau des ténèbres,
Par le sceau gravé sur nos fronts,
Nous avons perdu la mémoire,
Nous avons inventé le temps,
Nous avons réduit l'espace,
Nous avons figé notre sang,
Nous avons pris le chemin à l'envers,
Nous avons appris à avoir tort,
Nous avons perdu la raison,
Nous avons gagné de l'espérance,
La traversée a été si longue,
L'exil a été si vaste,
Que nous avons effacé tous les noms
Des hautes murailles de la protection,
Et nous nous sommes élevés dans le ciel,
Dans une danse de la décorporation...

Nous avons absorbé la Voie Lactée,
Et nous sommes devenus ce que nous avons toujours été...
Le brouillard a recouvert les tombeaux ouverts...
Au cœur de la résurrection
Il n'y a pas d'abandon,
Il n'y a pas de délivrance,
Celle, qui résonne dans le fond,
Dans le bruit des pas,
Sur la route poussiéreuse
Sous le Soleil ardent...
Nous avons découvert les mots d'amour,
Nous avons découvert les mots d'adieu,
Nous avons reconnu la vie,
Et nous avons reconnu la mort...
Nous sommes partis pour vivre et mourir,
Puis nous avons aimé cette ronde,
Car nous nous sommes aimés, le faiseur de pluie,
Depuis les temps de la nuit profonde...

Dans la lumineuse « vertu de l'ignorance »,
Dans la pluie tropicale et les vents dans les feuillages,
Le chant magique entoure ma conscience ordinaire,
La terre noire du papillon,
Les murs couverts de la mémoire,
Le ciel ouvert à la traversée des morts,
Qui cachent leurs visages,
Se déversent sur la rétine intérieure,
Les étendues d'eau satinée
Et ces gosiers dansant à la verticale,
L'alphabet des astres,
La grammaire des âmes,
Toute la vérité est contenue dans ces quelques syllabes,
C'est ce que je pense savoir faire,
Et c'est ce que j'oublie en permanence,
Ouvert, mon corps prend le soleil
En souvenir de la blessure originelle,
Il regrette la brûlure humide
Du temps de l'éros,
Nous avons enterré nos sentiments,
Nous ne parlons maintenant que de complicité,
Au cimetière noir et blanc,
Au fond de la forêt vierge,
La cité des morts silencieuse
Et habitée de l'absence majestueuse,
Surplombant l'horizon
Avec ses façades serrées,
Vous me regardez du haut de vos petites terrasses,
Ivre du manque d'amour infidèle...

Vous êtes libres de passions,
Libres de statuts missionnaires,
Je vous regarde sourire
En fumant vos cigares
Et vous me dites :
« La petite fille doit courir au-travers des plaines,
Doit grandir et retourner à la mer... »

Intra-muros

Entre les murs,
J'attends, en te tournant le dos,
J'attends ton nom,
Que je me prête,
Je ne suis plus qu'un autre tour
Dans les couloirs,
Dans le fond des visages,
Les yeux rivés sur moi,
Tels des adieux à la vie...
L'humilité, rien que l'humilité,
L'humanité, rien que l'humanité,
La douleur et la transformation profonde...
Rien n'est plus sûr que l'amour,
Il existe sans prendre d'espace,
Suspendu dans les airs,
Tapissant les sols,
Tel le brouillard de la forêt d'espérance,
Telle Notre-Dame des Larmes à la source du mystère,
Rien n'est moins sûr que la mort...
La survie sur les marches de Bénarès...
La télévision couleur sur les murs fluo,
Le chapitre « Bohème »,
Le chant des sirènes,
Le souvenir du labyrinthe lumineux...
Rien n'est plus fort que le sang
Qui coule dans nos veines...
Rien n'est plus pur que l'animal qui survit,
Rien n'est plus beau que la famille érigée,
Telle la colonne vertébrale d'Osiris...

Tu vas rester debout,
Tu vas retrouver le salut !
Les portes de la résistance franchie
Les rideaux de l'inconscience écartée
Tu vas sourire, le nouveau-né...

Colibri

Âme de pirate,
Oiseau qui avance de gauche à droite,
En avant, en arrière ?
Quelle importance...
Le temps est reparti,
La vie s'élançe,
Le sommeil sur les cimes des palmiers,
L'air ne bouge,
Pourtant les nuages se déversent
Sur le soleil qui s'efface...
Les vagues caressent les berges
Et les planeurs s'installent dans les palais de mémoire,
Avec une cour des miracles,
Nous avons été graciés par Dame-Nature...
La séparation est moins pénible que la mort,
Mais la mort est insaisissable,
Couchée en position d'embryon,
Je sens mon corps se rendre impondérable
Et la chaleur emplir mon cœur...
Mon colibri, mon joli,
Tu n'es donc pas une fable,
Tu m'es venu du paradis,
Sous le double-Soleil,
Et la Lune changeante,
Tu es la voie incessante
Silencieuse du désir,
Envoûté de magie,
Consolidé en un mot,
Scellé sur les lèvres

D'une seule personne,
Qui ne dit rien,
Et qui emporte le butin,
Le trésor non-vulgaire
Dans son ventre ordinaire,
Ce chant qui libère
Du poids de l'histoire...

Mother and father

When my mother and father died
I was high,
When I met you,
I was so high...
And nothing was there, beneath the sky,
Unless the splendor of your shiny eyes,
And when we lost our place in the world,
There was the only infinity's song,
The last song of our souls,
For which we had deserved to die,
The marabou man said
That you got what you did
The wisdom of the inconspicuous mind
The reason of windy thoughts
You are what you learned
The branch of the wild roses
The sparkle of Life
And the light of tomorrow
And when we get back from the storm of gods
In the middle of the closed eyes
We focused at the night
When all things were born,
And at the first step outside of the ocean shore
We recognized the Sun's hollow
The imperfect nature of the bodies and minds,
The faith of falling in love,
Another step to the other side,
And the arrows thrown to the living wind
Those come from the wild,

There is nothing, but what you want to bring back,
There is no one, but the other,
And the one behind your neck,
The miracle of lovers
Behind the shadow's split
Beneath the immortal crystal ship,
Which rises in the morning house,
Of the spring's face of the Mother
And the summer's face of the Father...

La rencontre

Je voyage de ville en ville,
De village en village,
D'un endroit à l'autre,
Dans la lumière du soleil levant...

Je voyage et je voyage
Dans le clair-obscur,
Dans le brouillard parsemé d'étoiles,
D'amour en amour,
Je voyage de larme en larme
Qui coule sur mon visage,
Lorsque je rencontre le regard d'un enfant,
Lorsque j'entends les voix des dieux antiques,
Et leurs passions inassouvies,
Les tempêtes enterrées,
Les déserts disparus,
Les villes ensevelies...

La poésie est un pont entre les mondes,
Celui du matin et celui de la nuit sans fin...
Celui qui plonge ses yeux dans ses profondeurs,
Se noie dans sa beauté invisible...

Les maisons sans toits,
Et les murs en ruines,
Défilent sur mon chemin solitaire...
J'ai oublié mon nom et ma colère,
Je danse avec les arbres dénudés,
Je vole avec le vent,

Je coule dans les flots de la mer...

Ce qui a été ma vie,
Est devenu un rêve,
Ce qui a été mon amour,
Est devenu la terre,
La terre nouvelle des pardonnés,
Des voyageurs oubliés,
Sur leurs routes infinies,
Des amants des anges
À la recherche de l'inconnue...

La rencontre

L'herbe fauve

L'herbe fauve sur l'autel de la cathédrale
La photographie d'un visage inconnu
Sur les lignes tracées
Dans l'ironie de ses traits
Apparaît le trajet,
Des mots couchés sur le paysage,
La cartographie des regrets,
Le long tunnel d'existence
Avec ses feux rouges et verts
Le puits de l'âme ouverte
Avec vue sur le ciel de Klein...
L'ange qui est assis là
Me fait décrocher de la drogue gnostique,
"Encore plus" de vide aurait pu me tuer,
Ce que je cherchais dans le désert du désert,
Dans le sens du sens,
C'est avéré ne pas être une idée libératrice,
Ne pas être une révélation conceptuelle,
Et le monde a soudain retrouvé ses couleurs...
Junky junky soul
J'ai été loin de te connaître,
Et tous ses mots perdus
Dans les yeux des morts éveillés
Et des vivants disparus,
Le non-sens du chemin dépourvu de douceur,
Le grésillement de la pluie et du vent
Sur une autoroute...
Le road movie est un genre à part
Qui n'appartient à personne,

Nous parcourons le monde,
Aussi rond que nos âmes,
Une ancienne imagerie du bonheur...
Maintenant je sais que la mémoire est un diagramme
Avec des pics et des creux,
Un palais dans le ciel en miroir,
Et ses chevaux à l'envers,
Je me demande ce que j'ai appris
Sur ma voie de mère ?
Rien... à part la lecture de la beauté éphémère,
Pour la traduire en langage de l'amour du père...
L'herbe fauve sur les grands axes,
Je suis devenue innocente,
Et tout ce qui m'est arrivé
Était la chanson du vent et sa distorsion...
Le sang sauvage a remonté dans mes tempes,
A battu le rythme de ma révolution...
Ma conscience, qui a si longtemps était juge,
A banni ma nature de femme,
Lui a ordonné la mort imminente
Pour avoir essayé la mutation
Et donné la vie à un être de flammes...
Bleu, bleu il est comme le sang de la terre,
Contaminé par les lois aussi vieilles que le monde,
Mais, en réalité, tout cela n'est qu'un rêve
Qui s'échappe de la tombe...
L'herbe fauve,
L'herbe fauve
De ma vie en pagaille,
Rien n'est dit, rien n'a été décidé,

Je ne suis qu'à la moitié du chemin encore,
Où tous, nous rêvons de l'exil des poètes
Pour cuisiner de la viande noyée.

Leiv

Tu es passé, tu as frappé à ma porte
Dans les fenêtres éblouies,
Dans mon esprit abasourdi,
Tu étais là, toute une nuit,
Toute une nuit au présent,
Tu es passé, mon amour
Tu es venu à ma rencontre,
Pour que je crois au paradis
Dans le cœur qui s'éveille
Au printemps, après toute une vie
Passée au coin des boîtes de souvenirs
Où le dedans et le dehors se renversent,
Mes décors préférés,
Mes visages chéris,
J'ouvre mon cœur,
Partez en péril !
J'ouvre les prisons
Devenues inutiles,
Le futur est l'ami le plus proche...

Je cherchais le retour tout au long de mes vies
Dans le monde qui n'est plus,
Et maintenant,
Couronnée de l'époux,
Je crée ma demeure,
La beauté végétale,
Enveloppant les cratères
Une Lune nouvelle,
Dont émane une lueur...

Et lorsque la foudre descend
Je m'accroche à sa force...
Je lui dis : tu es ma force...
Je lui dis : tu es ma porte de sortie...
Apprendre à s'aimer a été le plus dur du chemin !
That's why we came
That's why we gone
But the matter is love of one-self
Without limits
With every one there
Inside out
Inside down
Les prisons sont devenues mes musées
Elles sont devenues mes trésors
Mes cités consacrées de douleurs.
Le futur est l'ami le plus proche,
Il vous attend les bras ouverts...

Il y avait tout un sens dans ce rêve...
Et si nous ne les avons pas sauvés,
Ce n'est pas si grave,
Car nous l'avons vécu ensemble...

Acrobate

J'ai longtemps pensé que notre amour était semblable à la danse,
Que tu devais me tenir par la taille,
Et m'offrir au Soleil.
J'ai longtemps regardé le ciel voilé de ma sombre enfance
En cherchant les signes du déluge,
En guettant les oiseaux qui partaient à l'aube
Dans les pays des merveilles...
À entendre des tonnerres
À recevoir des éclairs
Ah, j'ai cru si longtemps aux miracles
Des livres des langues oubliées
Que mes yeux sont devenus insensibles à la lumière des baisers défilés
Je croyais que tout m'avait été promis,
Que tout me serait pardonné,
Que les jours feraient la ronde éternelle
Pour notre danse effrénée...
Seulement, nous sommes restés immobiles
À recadrer le ciel,
Jusqu'à la tombée de nuit
Sur le sable du désert...
La petite comète rouge
Est tombée sur la terre,
Elle a respiré la poussière cosmique
Et prononcé "notre père"...
Ah, ce message d'espoir farouche -
Nous sommes des anges forcés à se taire
Dans notre café des arts
Devant notre graal des vers...

The other

Scary movie
Tender skin
I wish I knew you
But I'll always fail
I wish I loved you
But I'll always despair
I wish I held you
But I'll always tear apart
My enemy is my anger
I'm tired from what it hides
Now I can remember
My pain beneath the skies
Now I can forgive
Without blaming my own eyes
I was there and I was your whisper
The witness of your mind burning out,
Blowing out...
The aches of memories
The sparks of stars
The language of angels
Into my bleeding mouth...
How can I remember
What I never lived before?
How can I know the end
Before the beginning of my own blow?
I breathe, breathe through the window
And the wind response
There is nothing to be worried about
It is just a noise

Noise of oblivion
Noise of my choices,
I'm back home onto the earth
In the heart of my voice
Shining, shining in the empty room of my body
I was so far from my spin
I was so far from my desire
I was everywhere and nowhere
I've learned the songs of the soldiers
I've taught the rhapsodies of the ocean
I've been there from the beginning to the end
I've been there over and over and yet
I've never forgotten
The other in front of my last sunset
The other who is swimming with his horse,
My Indian summer's guest.

Les têtes de bêtes – chapitre sur la laideur

Pourquoi faut-il que je revienne dans ce corps ?
Dans les myriades de facettes de ce visage,
Dans l'infinité de reflets de ses yeux,
Dans la couleur pâle-rose de ses joues
Dans les projections qu'il rejette sur les murs de brouillard,
Au sommet de la plus haute pyramide,
Baignée de rayons du Soleil
Et de la Lune,
Emplie de la joie royale,
De la volupté conjugale,
Des dieux et des monstres,
Les élus sur les Champs Elysées
Les simples promeneurs immortels,
Les visiteurs inoubliables,
Dont les paroles sont une poésie,
Et la respiration est un don,
Et dont les ailes décrochent les étoiles,
De leur brillante canopée,
Que nous recherchons toujours
Dans le malheur et dans "le pire"
Que nous prions de se manifester à nouveau,
Enivrés par la solitude antagoniste,
Soumis aux vents du printemps,
Portés par les courants montants,
Vers le sommet du crâne,
Telle la laideur qui jaillit,
Telle la fontaine vitale,
La laideur si familière de mon corps,
Qui devient l'aurore boréale.

Au bord de toi

Les jours passés au bord de toi
Enveloppée de châles,
Que je ne porterai plus,
Mais que je garderai pour toujours,
Le toujours bien vulnérable,
Tel un bonheur au bord de mer,
Je suis la trajectoire de la bohème
Et je m'attriste pour le bien commun,
Je me réjouis des portes solitaires,
Je chasse les spectres du miroir,
Le noir, le jaune et le doré,
La chevelure d'or
Je t'ai cherché, la mère des fleurs,
Dans la douleur et dans la peine,
À l'aube du lac aux flamands roses,
Je suis à vous, oiseaux de porcelaine,
Une minuscule cellule du phœnix,
Seulement, je sais où se trouve la nouvelle terre...
Elle est à ceux qui écoutent le chemin
Recouvert de poussière,
Ils tendent l'oreille,
Et puis, s'endorment dans tes bras,
Au bord d'une nuit cicatricielle,
Avec une étincelle à la main.

Retour à la maison

Retour à la maison, la fille-ourson,
Tu as les yeux que j'avais,
Et le visage que j'aimais,
Tu as vu ton père gravir les marches
Et tomber du bord de l'empire,
Tu as longtemps caché la dague
Dans ta botte de cuir...
Le retour vers l'origine,
Tu as déjà parcouru le monde,
Tu as déjà porté ton enfant,
Tu as déjà goûté le fruit brûlant de ta bouche de vampire,
Tu as déjà parsemé la voûte de trous lumineux...
La ville est arrivée plus vite que le train,
Je n'ai pas entendu ta voix grinçante et mélancolique...
Qui a dit que c'était si grave de connaître la mort ?
Qui a dit que c'était si important d'aimer autre que soi-même ?
Le sol s'est dérobé dans la maison de l'utopie,
Tu as cherché le chien fou,
Et tu as trouvé une guitare muette...
Tu as entendu la voix du bourreau,
Et ta bouche est devenue le toit d'une nouvelle demeure...
L'univers parle, l'univers a peur
Que son arbre magique disparaisse,
C'est pourquoi le vent s'est mis à hurler comme un loup cendré,
C'est pourquoi les feuilles se sont mises dans une course effrénée
Vers une porte oubliée,
Derrière laquelle une violente lumière explose...
La porte sans cadre d'une maison sans racines,
Les ombres des étoiles

Et les débris des machines,
Les gens bien élevés et aimables,
Et d'autres, toujours aussi mal sous leur peau d'échine...
Quel genre de métamorphose tu prépares ?
À quel genre de vie tu aspiras ?
À quoi nourrit-on ton espèce ?
Car tu dois survivre seule dans cette pièce
De l'enfance ivre,
Avant que je puisse te chercher
Dans ton nouveau berceau
De la vieillesse inopinée
À la fin du retour
Dans le matin de givre...

La mare

La mare coule
Descend les paliers
Parsemés de paillettes,
Le royaume s'agite,
J'observe le ciel
Ou le ciel m'observe-t-il ?
Sauvegarder les rêves,
Sauvegarder les écrits
Les restants de ma vie,
Les feuilles sèches se brisent,
Le vent et la pluie
Dans le souvenir de la nuit
Ou j'ai pris ma naissance,
Le souvenir de l'abri
Et des blessures d'enfance,
Ce corps, il m'a tellement servi,
Il a fait de moi une figure de l'obéissance,
Lorsque je l'ai aimé et je l'ai chéri,
Il était déjà sur la pente
À une bonne distance...
Il a laissé sa mue
Et s'est envolé dans le ciel
Pour retomber dans les mains de dieu
Aux cheveux d'étincelles
De l'amour, dans l'amour...
J'ai eu tellement soif de sa douce lumière...
Que l'herbe repousse
Et les feuilles se mettent à couvrir les branches de l'arbre-cimetière

Que les fleurs s'ouvrent et les fruits tombent dans les bouches d'Adam
et de Eve
Je n'ai qu'un seul mot à redire et une seule chose à refaire...
Je suis née pour la mort,
Je mourrai pour la vie,
Pour une brillante nouvelle terre
Qui viendra assouvir ma grande faim de loup gris
De ses manches à mystères,
D'où couleront les visages et les vies inconnus,
Oubliés, solitaires,
Qui seraient tous aimés
Qui seraient tous pourvus,
De leur don de la Mère...

In fine

Nous allons nous repeindre de noir
Sous la Lune stagnante
Au nom de l'éternité
Avais-je déjà aimé ?
Le vent avait-il partagé mes regrets ?
Ai-je aperçue l'ombre du futur si proche
Le rythme des tambours
Au-dessus des collines sous la cloche ?
Aimer dans le temps,
Dans les noirs profondeurs de l'histoire,
Le monstre de roches
Aux yeux bleus du feu de mystère,
Celle qui châtrait bien
A détruit la vieille pierre
Au pas de silence, de vacillante prière...
Dieu, t'ai-je aimé autrefois ?
Lorsque j'ai été dans tes bras,
Lorsque mes yeux pénétraient ta terre,
Lorsque ma voix résonnait dans le bruit du tonnerre
Suis-je sortie du labyrinthe des vieux habits,
Des vieilles postures ensevelies,
Des peurs qui ont tranché ces têtes
Et redoublaient dans leurs requêtes ?
Suis-je sortie de ce ruisseau en oubliant mon nom -
Mon bel empire
Et mon guerrier, des hautes herbes jaillissant
Pour rassembler mon corps sur son aimant,
Son bouclier étincelant,
Porté au ciel dans le geste d'adieu

Et de départ, pour y puiser la vie
Et le Soleil, et le sable infime,
Et mon amour pour l'autre-soi
Le plus intime des intimes,
Aussi connu du bout des doigts...
T'ai-je aimé...
Dans le bruit du temps,
Dans le silence de la perte ?
Oh oui... Je t'ai aimé,
Malgré tes abandons,
Malgré mes nuits désertes...

Les quatorze peupliers

Les quatorze peupliers sont venus à ma rencontre,
Les sept chemises sont venues pour mes fiançailles,
Les trois chaussures sont venues pour la naissance de mon enfant
Et un œil a roulé sur mon cercueil...
À moins qu'ils n'aient été quatre, huit ou douze
Dans le lit de ma mère,
Ouvert, offert à tous les vents,
Qui portaient les murmures
Des langues oubliées dans le futur trépassé...
Oh, mais quelle-est cette musique qui tourne dans l'air,
Quel est ce retour incessant d'une mélodie dissonante,
La sonate des martyrs ?
La guerre a toujours existé
Et a fait de nous les sept notes...
À moins qu'elles n'aient été douze,
Insupportables frères-sœurs,
Âmes coupées en deux
Par une lame de crépuscule
Du monde à son origine
Qui a dû se sauver en criant gare,
"Gare à vous, tous les autres,
Je suis le seul qui avance en reculant !"
Et maintenant se dit-il, sans doute, en sourdine,
"Plus la vitesse augmente, plus je recule,
Mais, au fond de moi, tout de même,
Je suis content d'exister"...

Je pense à mes hommes

Je pense à mes hommes,
Mes hommes de choix
Mes hommes de caractère
Mes hommes de raison
Mes hommes de musique
Mes hommes de portiques
Mes hommes de maison
Je leur dis : « je suis votre homme ! »
Mais ils me répondent :
« Vous n'êtes apte à porter votre propre cargaison ! »
Je ne suis donc pas apte à vivre
Dans le monde de mes hommes
Mes hommes de foi
Mes hommes de presse
Mes hommes de politique
Mes hommes qui soulèvent les continents
Oui, en effet, c'est « une histoire de quantique » –
Je fais une tête morose
Comme si j'étais une belle rose
De l'enseigne antique...
Oui, chers messieurs,
La constante cosmologique
N'est qu'une histoire d'osmose
D'amour et de métamorphose...
Oui, chers messieurs,
Les géodésiques
Sont seulement les traces des pensées
Qui imitent les oiseaux migrants,
Mais qui n'ont pas de cœur

Qui bat à la chamade,
Dans la tempête qui avance
Dans le sens contraire des aiguilles,
En dehors des limites
Qui brisent les lignes
De haut voltage,
Et qui dévastent les constructions toxiques,
Et propagent l'odeur de dynamite,
Et la senteur de liberté oubliée...
Je pense à vous,
Les hommes de l'espace,
Conçus sur terre mais privés des mères
Aimés du ciel,
Mais rejetés par les pères...
Quel est le sentier qui mène
À votre face perdue ?
Il n'y en a plus,
Mais vous n'êtes pas foutus...
Je pense à vous,
De jour en jour,
Dans le cercle de mystère,
Joue-contre-joue, je danse
Avec chacun de vous...
Et j'écoute vos peines
J'absorbe la noirceur de votre nuit,
Et vous conduis au paradis...

Les boîtes d'amour

Les boîtes d'amour
Les boîtes du jour
Du bleu et du noir
Du rouge et du fuchsia
Les roses et les camélias
Lorsque tes arbres louvoient
Lorsque les ombres bougent
Et les sourires se noient
Dans les miroirs qui coulent
Le vent gonflé de rancune,
De l'eau qui fourche
Ouvre son épicentre
Aux anneaux centrifuges...
Lorsqu'une pierre en sort
Et lorsqu'une pierre rentre,
Aussi légère que la flamme,
Aussi lourde que le corps,
Aussi farouche que mon âme,
Aussi transparente que la Rédemption...
Brûle, brûle encore, le feu bleu
Cette vieille épave
Tombée dans les profondeurs,
Avec tous ceux qui ont puisé dans la rivière,
Et ont escarpé la montagne du désert,
En évitant le regard du couple royal
Qui fait disparaître le mal
Dans la boîte de Pandore,
La mémoire des torts,
La mémoire des mémoires,

Qui se fige lors d'un repas familial
D'un repas de la Cène
Où personne ne remarque la femme qui sert un verre
Au messie, qui n'a d'yeux que pour elle...
Et cela dure, dure une éternité,
Le circuit de l'amour et de la dignité...
Je vous ai vu comme l'on voit ce désert
Comme l'on voit cette rivière
Ce visage familier de l'amour
Et celui de sa femme-mystère...
Et cet éternel retour... mais
Qu'y a-t-il dans ce verre ?
Le calice que j'ai bu à la lie...
Un élixir des étoiles
Qui lave mon cœur
Des cendres de mélancolie...

Le jour avant la vie

Le jour avant la vie
Tout ira comme avant
La journée s'écoulera
Sans faire de bruit
Je ne changerai rien à son sort
Un jour avant la vie
Tout aura plus de goût
Sera devenu plus beau
Et retrouvera le sens
Je ne te dérangerai plus
Je passerai tout doucement
Derrière ton dos et je te perdrai de vue
Tout aura été attendu
Et sera révélé comme de la perfection
Il n'y aura plus de regrets
Plus de réflexion
Il n'y aura que des reflets
Des tâches de lumières sur l'eau
Quel sera mon visage ?
Quel sera mon verset ?
Jeté sur les fléaux
Qui descendent du désert
Par ici, Parisis' Monroe
Je suis venue admirer ton dos
Je suis venue honorer tes pas
La ceinture de roses autour de ta taille enlacée de mes bras
Lorsque je serai née
Lorsque je prendrai mon temps
J'aimerai ton présent

Je m'accorderai le pardon.

Maison d'amour

Je suis allée dans la maison d'amour,
La maison qui a toujours été là, la mienne
Je suis retournée chez moi
À la maison d'amour,
À travers l'espace,
De la joie, l'oxygène,
J'ai trouvé ma place oubliée d'antan
Sans paroles, sans visages, juste la façade aimante
Reconnaissable entre mille
Par mon âme dilatée
Conscience pleine
Comme la Lune laiteuse
Exempte des douleurs
Libre des tourments
Tel un être éternel
Dans la maison de la mère
Qui aurait mon visage
Et mon corps pâle-rose
Et qui vivrait là
Dans la lumière de la métamorphose
J'ai reçu ton message
Je le lis à la terre :
Dans la maison du rêve
Vous êtes nés de l'amour...

Le Soleil et la Lune

Je vais écrire mon chemin
Vers l'Étoile,
L'étoile de Splendeur :
Graffiti -
Les lignes,
Les courbes,
Les pleins,
Les déliés...

L'écriture et l'humanité -
Qui a créé l'autre ?
La question sans réponse...

Au-delà du chemin
Se trouve l'autre rive,
La maison dans la brousse,
Le Soleil des savanes,
De l'amour qui gémit...
M'as-tu vue ?
M'as-tu reconnue ?
Que sais-je ?
Rien sur le désir
Rien sur le jugement,
Pas de visages,
Pas de sombres paroles...

Juste une maison,
Une simple demeure,
Une maison de vie,

Maison de la Déesse
Dans mon âme fleurie
Au printemps de la vieillesse,
À l'été de la mort,
À l'automne de la naissance,
À l'hiver de la lenteur,
De l'ennui et de la reconnaissance
De l'histoire de nos torts,
De nos abîmes traversées,
Des sentiers parcourus,
Des amours égarés,
Et des anges perdus...

Quel souvenir encore,
En traversant ces murs ?
Que de l'amour et de la lueur
Dans la joie du retour...

Le corps de femme

Le corps en flammes
Au pouvoir fatal
La femme sur le divan
Le regard-papillon
Les omoplates de félin
La femme au pouvoir
La régénérée essence
À partir du néant
De la plus longue nuit
En étoile du berger
Trouve sa première apparence
Et les reptiles inouïs
Accostent dans ses roches
Et leurs yeux s'écarquillent
Et leurs voix projectiles
Sèment l'écho de la vie
Dans l'éclat de beauté
Reflétée dans la pluie
Du déluge des débris
Du vieux monde épuisé
Du vieux jeu des esclaves et des maîtres d'esprit...
Dans ses yeux-euphorie
Coulent des rivières de fleurs et de feuilles de toutes les couleurs,
La mort aurait dû être aussi indolore
Que la naissance du jour
Et la retombée de la nuit,
Mais son amant s'est rendu invisible
Il avait épuisé ses puits
Cet amant dont on cherche le nom

Dans l'agonie de la chair,
Est toujours un brave homme
Avec une lance de fer,
Qui décroche son cœur,
Et fait succomber la mère,
Le monstre Léviathan,
Le monstre divin,
La colère et la grâce
Réunies dans l'espace,
Pour l'amour de son fils
Qui répare tous les vices
Par son nom de la Rédemption...
L'amour aurait pu être aussi incolore
Que les années perdues de la vie
Selon les bonnes conventions,
Mais la femme a levé son regard
Et empli son ventre d'un fruit d'émotion,
Pour que la jungle avance,
Se déverse de son lit
Sur les ténèbres de la perte,
Pour en faire un abri,
Un bûcher ou un nid
De la grande dévotion...

La chrysalide

Le temps aux fourneaux
Au gouffre de mes orbites
La chrysalide de papillon
Gagne en transparence,
Le masculin et le désir
De nouveaux horizons,
De nouvelles créations,
Créer, se multiplier à l'infini
Pour se donner les couleurs,
La lumière qui surgit
Après l'orage d'un été indien
Après la longue attente de la libération
D'où vient cet insoutenable désir
De rassembler et d'unir
Ce qui a été séparé
Ce qui s'est trouvé dans l'oubli ?
D'où vient cette parole incessante et pourtant
Silencieuse, qui coule d'un vaisseau à l'autre,
Qui se déverse des vases et des fourneaux,
Des coupes et des calices,
Ou bouillonnent les os
D'un corps révolu,
Qui va retrouver sa forme,
Lors de la nuit de noces,
Où le rayon du Soleil
Descendra dans les rues...
Car c'est la seule chose à faire...
Au-dedans de ces voix
En apothéose,

Qui se déchirent
Pour de simples cailloux...
Il aura le parfum de la rose
Et la fraîcheur de la brise inconnue
L'Oracle de Delphes,
La Pythie,
La Sybille,
Et Dahlia Noire,
Lilith, Béatrice et Hélène,
Les trois Grâces,
Les trois Parques,
Et la Vie-Mort-Vie,
De quoi parle-t-on à travers leurs bouches luisantes,
À travers leurs corps qui se languissent du changement ?
Le vaste monde n'appartient qu'aux autres,
Le grain minuscule n'appartient qu'à toi,
Il faut qu'il grandisse et remplisse le ciel
De sa présence ancestrale...
L'arbre de Renaissance
Brûle de feux follets,
Orné de larmes de cristal,
Les nuages s'accrochent à ses cimes,
Les oiseaux se perdent dans ses pétales,
Les amours se figent dans son ombre,
Les yeux rivés sur ses fruits
Qui tombent sur les dalles...
Personne ne se courbe
Pour les ramasser,
Le vent les balaye
De son murmure fœtal,

La terre le secoue de son tremblement brutal,
La pluie le tord de ses gifles répétées,
Puis, le temps les découvre et le mets dans son thé...
Le thé amer de l'amour,
Qui s'évapore dans les jours
Le suc suave de la vie,
Qui se consume dans la nuit...

Inscriptions – intervalles

Innovation,
Relier les arts,
Mythe féminin,
Les ponts,
Les fragments réunis,
La peinture fluorescente,
La peinture invisible,
La peinture inflammable,
Au plus proche de l'âme,
Au plus proche de l'essence...
Le monstre est le temps
La mère est le temps
Le père est l'espace...
Toute chose représentée
Est la chose perdue et sublimée,
La représentation de la mort -
Est une image de paysage blanc,
Le jardin blanc qui se transforme en jardin d'été,
Les saisons perdues et les cycles répétés,
L'histoire des séparations - est l'histoire de l'univers,
L'histoire des rencontres- est l'histoire des humains
La séparation avec la mère – est la naissance,
La rencontre avec le père – est la violation de l'ordre,
Le souvenir du Crime initial...
Parlons de ce qui a fait du mal...
Faisons ce qui a fait du bien...
Relier des signes d'acceptation,
Relier des mouvements déchirés du silence,
La musique à 432 Hz,

Les inscriptions sur les passerelles,
Et sur les intervalles,
Relier les berges avec les ponts,
Relier les temps,
Relier les consciences,
Sur l'ellipse orbitale,
C'est ici que ça se passe,
Sur la planète bleue-pâle,
Tomber d'iris en iris
Dans un tunnel du Graal,
Penser à la lumière
Pour que la lumière soit,
Remercier les ténèbres
Pour les espaces de repos,
Écrire avec l'encre du cœur,
Ouvert et vaillant,
La cinquième dimension
Est la marche à gravir,
Les enfants-dieux,
Nous avons été trop longtemps insouciant
Et nos cheveux ont touché nos chevilles
Et nos barbes sont descendues aux plantes de nos pieds,
Nous avons englouti le visage de la mère,
Et avons oublié ses traits,
Jusqu'à ce que le Voyageur de la Nuit
Ne brusque notre porte,
Et assassine la peur de tous les vices
De notre propre main complice.